

Ghassan Kanafani

**La Porte (pièce en 5 actes)
Al Bab (1964)**

janvier 1964

Texte publié dans la revue "Orient" n° 39, 3e trimestre 1966. Traduction de Michel Barbot

Dans le cadre général des études et traductions de textes littéraires du monde arabe contemporain, et venant s'insérer dans l'anthologie théâtrale en cours de parution dans notre revue (1), c'est un auteur palestinien qui s'adresse maintenant à nous. Ghassân Kanafâni est le second auteur de l'Adab al-nakba (littérature inspirée par le drame de Palestine) que j'aie eu la possibilité de présenter aux lecteurs d'Orient (2). On s'accorde pour voir en lui un des jeunes auteurs les plus valables de son pays. Né à Akka (Saint-Jean-d'Acre), le 9 avril 1936, il a effectué ses études primaires jusqu'en 1948, à l'école des frères (Saint-Joseph) de Jaffa. Il a dû alors s'expatrier avec sa famille au Liban, puis en Syrie, et travailler malgré son jeune âge afin d'aider à l'entretien de sa nombreuse famille. Il a poursuivi des études par cours du soir qui lui ont permis d'arriver au baccalauréat en 1954. Il est alors parti au Koweït enseigner le dessin dans les écoles primaires. Ces six années l'ont marqué, de son propre aveu. La dureté, le vide, la solitude d'une existence fruste lui donnèrent l'occasion de lire beaucoup et de poursuivre avec succès des études à l'Université de Damas. Puis, les troubles politiques aidant, il s'est décidé à gagner Beyrouth. Il est entré dans le journalisme et se retrouve maintenant, depuis 1963, rédacteur en chef du quotidien Al-Mouharrir.

Ghassân Kanafâni écrit depuis toujours. Nouvelliste avant tout, il a publié en revue dès 1956. Mais il faut attendre 1961 pour que paraisse à Beyrouth son recueil La mort du lit numéro douze. Son roman Des hommes au soleil lui apporte le succès (Beyrouth, janvier 1963), confirmé par ses oeuvres ultérieures : Le pays où fleurit le triste oranger, recueil d'anciennes nouvelles (Beyrouth, juin 1963) ; La Porte, pièce de théâtre dont la traduction suit, parue à Beyrouth en janvier 1964; Un monde qui n'est pas le nôtre (Beyrouth, février 1965), qui constitue son troisième recueil de nouvelles ; puis, deux mois plus tard, un essai sur La littérature de résistance en Palestine occupée. Son deuxième roman, Ce qu'il vous en reste (Beyrouth, septembre 1966) lui paraît être son " véritable point de départ ". Il hésitait encore en septembre 1965 à le publier et s'y est finalement résolu. Cette expérience où il s'efforce de transcender les exigences du récit traditionnel pour ne laisser affleurer du réel que la trame déchiquetée des monologues intérieurs et dont le véritable héros est le Temps, ne laisse pas de l'effrayer encore. Également auteur d'un feuilleton semi policier, L'autre chose, paru en revue, il tient enfin en chantier un essai sur La race et la religion dans la littérature sioniste et un roman, La chute de la Galilée.

Parallèlement à son oeuvre littéraire, Ghassân Kanafâni poursuit ses activités de journaliste politique. Il n'en est donc que plus intéressant de connaître sa position face au problème de l'engagement de l'écrivain et son analyse comparative des évolutions politique et littéraire du monde arabe contemporain (3). Les défaites politiques se traduisant selon lui par une décadence sur le plan littéraire, l'actuel essor de la littérature arabe, cahotique mais vigoureux, chaotique mais brûlant de possibilités, est bien le signe précurseur des transformations radicales et triomphantes dont le monde arabe ne connaît aujourd'hui que les premiers balbutiements. L'accélération de l'évolution politique durant ces derniers lustres a privé la classe moyenne du rôle progressiste qu'elle était appelée à jouer entre la féodalité et la classe opprimée, de même que la littérature progressiste (en Egypte et en Irak tout spécialement) a fonctionné en porte-à-faux, prisonnière de théories compliquées et de conceptions

staliniennes de la culture, moins capables d'exprimer les désirs et les exigences du peuple que ne le faisaient les formes moins élaborées de l'art et du folklore. Cet échec politique et intellectuel explique que nombre d'auteurs " de gauche " aient pris leurs distances avec les doctrines en question. Il est caractéristique de constater qu'ils sont les témoins les plus marquants de la littérature " de gauche ". Quant à l'influence des événements politiques sur l'oeuvre des écrivains contemporains en pays arabes, quand aux résonances, inductions ou interférences que l'on y peut déceler, avouons que l'on dépasse malaisément le niveau des évaluations personnelles et des observations parcellaires. Outre la mosaïque des destinées et des évolutions individuelles, outre le dosage délicat de la sincérité et l'échelonnement toujours contestable des valeurs, il est une contradiction interne que l'écrivain arabe, aux yeux de Ghassân Kanafâni, a peine à surmonter : satisfaire ses exigences de témoignage humain et d'expression artistique, ou se perdre dans l'immédiat et s'absorber dans la conquête du concret. De là viennent, selon lui, tant de pleurs ou de hurlements suscités par le drame palestinien, tant de pages médiocres liées aux fluctuations du destin arabe des dernières années. De là aussi le désengagement de nombreux écrivains d'avant-garde (cf. note 3) qui, refusant les contradictions de l'heure et les routes trop bien tracées qui vont se perdre dans les sables, refusant le rôle de tambours de ville ou de brigade des applaudissements spontanés, ont jugé préférable de défendre la cause de l'homme arabe, malgré le danger d'isolement vis-à-vis d'un public avide de les prendre pour hérauts (cf. les déceptions de l'auditoire d'Albert Camus devant son " désengagement " au cours de la guerre d'Algérie) et, en même temps, des grands courants littéraires qui traversent le monde. Ceux-là sont, pour notre auteur, les piliers de la littérature arabe en voie d'édification

La Porte ne se range pas dans l'Adab al-nakba évoquée ci-dessus, car il s'agit d'une pièce dont l'argument est métaphysique et le fondement à peu près totalement légendaire. Empruntant au Coran, à Tabari et à Yâqoût quelques éléments plus que fragmentaires, l'auteur a conçu l'histoire d'une lutte de l'homme contre le joug du destin. L'homme - représenté ici ô combien symboliquement de père en fils - s'y acharne à vouloir rencontrer le dieu face à face, le dieu qui lui interdit de construire son paradis sur terre, et finit enfermé entre quatre murs, une fois franchi le seuil de la mort, face à l'absurdité d'une porte close que seuls les vivants - s'ils savaient ! - ont pouvoir d'enfoncer. En cette dense exposition scénique du pourquoi éternel de l'Homme, l'obstination de Chaddâd à refuser de se soumettre au dieu, cette volonté sans faille de transcender le lien au monde qui est l'absurdité de l'existence humaine pour demander au dieu les comptes qu'il lui refuse en ce bas monde, exprime l'essentielle révolte qui consiste à poursuivre l'absurde dans ses retranchements ; et, si la pièce semble prôner la nécessité du suicide, du saut dans l'inconnu qui n'est pour Camus que l'acceptation soumise de l'absurde (6), ce n'est que pour nous montrer l'homme après la mort, en situation moins anthropomorphique que rigoureusement symbolique de l'absurde avant la mort ! Qu'on ne s'y méprenne donc pas ! Tel Sartre en son ingénuité, le héros avait besoin de s'en prendre, non à une chose qui l'écrase - le Destin - mais à une personne - le dieu - qu'il nie dans le même temps en refusant de s'y soumettre'. L'homme nous est présenté ici, à bien des égards, dans l'esprit du Non de Sisyphe, quand bien même le doute naîtrait en nous au cinquième acte, cet acte qui, je l'avoue, m'a laissé sur ma soif. Mais l'auteur ne l'a-t-il pas souhaité ? A-t-il assujéti le masque comme on peut le penser à la fin de l'avant-propos le penser à la fin de l'avant-propos ? Je n'en dirai pas moins, transposant en son honneur Saint-John Perse dont Chaddâd n'eût pas envié le masque d'or tout en réclamant comme lui " notre dû " à la face de l'univers (8), qu'il s'abreuve à l'humain, s'étant connu d'argile.

Michel Barbot (Paris).

1. Voir les trois pièces déjà traduites et présentées par l'auteur de ces ligues : Toufiq Youssouf AOUD, *Le touriste et l'interprète*, n° 36 (4e trim. 1965), pp. 51-112 ; Mouhammad Ibrahim BOUALLOU, *Le puits profond*, n° 37 (1er trim. 1966), pp. 71-99; Walid IKHLASSI, *Les tambours du*

supplique, n° 38 (2e trim. 1966), pp. 35-70, dans le cadre de l'anthologie de littérature syrienne contemporaine également préparée par notre revue. Je n'aurai garde d'oublier la pièce irakienne de Youssouf al-ANI, *Je suis ta mère, ô Shaker*, traduite par le cher et estimé Jean Lecerf in *Orient*, n° 29 (1er trim. 1960, pp. 105-147, à la suite des cinq poèmes d'amour de Hassan CHAMI (*Madjnoun Farza*)).

2. J'ai dû, pour diverses raisons, commencer par Mme Samira AZZAM, une des meilleures nouvelles arabes de notre époque. On consultera mes six traductions de ses oeuvres dans le quotidien *ALGER républicain* (références citées au n° 31, p. 114 *in fine* et au n° 34, p. 53 *in fine*), et, plus aisément, mes travaux consacrés à elle dans *Orient : La grande ombre* et *Destin de femme*, à la suite de mon étude *Destins de femmes arabes* (n° 31, 3e trim. 1964, pp. 109-136); *Satire et pitié sociales chez Samira AZZAM* suivi de quatre nouvelles (n°s 32-33, 1964-1965, pp. 149-170); *L'oiseau rock de Sheberbân* et *Les ennemis*, à la suite de mon étude *Nouvelles stridentes* (n° 34, 2e trim. 1965, pp. 51-74).

3. On consultera une analyse nettement plus individualiste, extraite de lettres personnelles de mon ami l'écrivain alépin Walid Ikhlassi, in *Orient*, n° 38, pp. 38-39.

4. Je n'en citerai pour exemple que mon ami le poète Adonis ('Ali Ahmad Sa'id) dont les lecteurs assidus d'*Orient* n'ont pas oublié *La poésie arabe et l'universalisme* (no 17, 1er trim. 1961, pp. 103-107).

3. Cf. Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, 1959, p. 48.

6. *Ibidem*, p. 62 et surtout p. 77.

7. Cf. André Blanchet, *La littérature et le spirituel*, 3e volume, 1961, article *Le pari d'Albert Camus*, *passim*.

8. Cf. *ibidem*, pp.155-176

LA PORTE

de Ghassân KANAFANI,

Traduit de l'arabe par Michel Barbot.

AVANT-PROPOS

Cette pièce repose sur une légende arabe du temps passé à peine modifiée : 'Ad était roi d'une tribu fixée dans la contrée d'El-Ahqâf (1), selon Yâqoût. Ces hommes adoraient trois dieux qui avaient pour noms, selon Tabari : Sadâ, Samoûd et Houbâ. 'Ad descendait directement de Noé, étant fils de Aws fils d'Iram (2) fils de Sem, l'un des enfants de Noé. Une sécheresse effroyable frappa cette tribu impie. 'Ad envoya à La Mecque une délégation composée, en particulier, de Qail et de Loqmân, afin de demander aux dieux l'eau qui manquait si cruellement au pays d'El-Ahqâf. Mais la délégation oublia sa mission sous le charme de deux esclaves chanteuses, les " criquets ", hommage de leur hôte, Mou'âwiya fils de Bakr qui les hébergeait à l'extérieur de La Mecque. Ce dernier I en sorte que ses esclaves rappellent la délégation à ses devoirs par d'habiles allusions. Les rogations enfin achevées, 'roi nuages apparurent dans les cieux : l'un rouge, l'autre jaune, le troisième noir... 'Ad aura pour successeur son fils Chadîd qui, bientôt emporté par la mort, laissera la couronne à son frère Chaddâd. Le nouveau roi bâtitra une cité, Iram Dhât al-'Imâd (3). Le courroux des dieux l'empêchera d'y entrer. Il voudra forcer le destin. Alors des voix célestes vont l'apostropher : il mourra et Iram tombera en poussière.

La légende est restée vague chez nos historiens. A part deux versets coraniques aux termes très

généraux, les sources se réduisent à un passage de Yâqoût dans son *Moud'jam-al-bouldân* et à un autre de Tabari au début de ses *Annales*. Quelques phrases en ont été citées dans le texte : on les trouvera entre guillemets, à peine modifiées. Rien d'autre n'est à signaler.

Une remarque s'impose néanmoins, L'époque où est située la pièce a imposé aux héros leur vision des choses. Ils suivent les idées de leur temps. On ne saurait donc faire intervenir des conceptions ultérieures sans un grave anachronisme, pis, sans défigurer gravement la pièce en lui faisant dire ce qu'elle n'a jamais voulu exprimer. Toute liberté prise avec l'histoire et les données actuelles de la science n'est donc qu'une apparence d'autant plus capable de tromper le lecteur qu'il se laissera entraîner à juger les idées et les événements selon les critères du moment, bien étrangers à ceux qui marquaient la foi et guidaient l'existence de nos héros.

Gh. K. 1er janvier 1964.

1. *Littéralement* : "les dunes". Désert du nord du Hadramaout, en Arabie méridionale. Cf. Régis Blachère, *Le Coran*, 1951, p. 661, note 20 (à propos de la sourate 90 - XLVI).

2. Le texte arabe présente un hamza souscrit, quoique Aram, cinquième fils de Sem dans la tradition biblique, ancêtre mythologique des *araméens*, peuple de l'ouest de l'Euphrate dont descendent en partie les Syriens actuels, ne soit pas à confondre avec la ville d'Iram (voir la note suivante).

3. R. Blachère, *ibidem*, p. 117, note 6, souligne qu'Aram, vocalisé Iram, désigne dans le Coran tantôt un peuple tantôt un pays, et il traduit l'ambigu *dhât al 'imâd* par "aux colonnes", traduction qui réduit Iram aux dimensions d'une ville, non d'un "pays", me semble-t-il. Telle en effet elle apparaît dans la pièce qui suit.

Les personnages, *par ordre d'entrée en scène* :

QAIL : chef de la délégation envoyée à La Mecque

RA"D : son ami, membre de la délégation

LOQMAN : prêtre, membre de la délégation

'AD : roi de la tribu

CHADDAD : fils de 'Ad, héritier du royaume

LA MÈRE : mère de Chaddâd

MARTHAD : fils de Chaddâd, son héritier

LE PREMIER HOMME

LE DEUXIÈME HOMME

HOUBA : l'un des trois dieux 'âdites (Sadâ, Samoûd et Houbâ)

PREMIER ACTE

Une étendue désertique. Au loin, une tente ou deux. Sur le devant de la scène, deux bédouins sont assis. Ils paraissent attendre quelque chose. C'est le petit matin.

Ces deux hommes sont Qail, chef de la délégation envoyée par 'Ad demander l'eau aux dieux du

Hedjaz, et Ra'd, son ami.

QAIL

Si ces deux chanteuses ne nous avaient pas rappelé notre mission, nous allions l'oublier...

RA'D

Leur chant était divin... Mais si Mou'âwiya fils de Bakr avait su qu'elles nous feraient oublier les prières pour l'eau, il ne nous aurait pas fait ce royal cadeau.

QAIL

Crois-tu qu'il les ait incitées à nous chanter ces vers qui nous ont rappelé notre devoir ?

RA'D

S'il n'en a pas eu l'esprit, elles l'ont eu pour lui. De toute façon, il est temps de secouer le charme. Nous avons laissé le

pays d'El-Ahqâf brûlé par la sécheresse. Pas une goutte de pluie, le fonds des puits à sec depuis des lunes !...

QAIL, *scrutant les cieux*

Notre prière n'a pas été exaucée, semble-t-il. Ni Sadâ, ni Samoûd, ni Houbâ n'écoutent nos supplications. Demain, si nous revenons bredouille, la colère de 'Ad s'abattrait sur nous. Il est capable de nous tuer.

RA'D

S'il allait apprendre que nous avons invoqué Sadâ, Samoûd et Houbâ, et non pas les dieux de La Mecque qui étaient son dernier recours... Crois-tu qu'il nous le pardonnerait ?

QAIL

Comment le saurais-je ?!

RA'D

Je n'en sais rien. En tout cas, il nous avait envoyés demander l'eau aux dieux de La Mecque, et non pas à nos dieux coutumiers. Tu sais mieux que moi la haine qu'il leur porte. Tu connais mieux que moi les idées de 'Ad. Pourquoi, grands dieux, a-t-il fallu qu'il délaisse le temple et qu'il écarte le peuple de Houbâ ?!

QAIL

Il croit que le dieu doit donner l'eau à son peuple. Nul péché, me disait-il, ne doit inciter le dieu - que Houbâ me pardonne ! - à la vengeance, à tuer toute végétation, dessécher les mamelles, semer la famine...

RA'D

Que n'a-t-il demandé pardon à Houbâ ? Le dieu nous aurait rendu l'eau.

QAIL

Tu sais bien pourquoi. Il croit que demander pardon, c'est gravement s'humilier.

RA'D

Et l'eau ?

QAIL

Il la demande aux dieux de La Mecque sans avoir à implorer pardon.

RA'D

C'est inouï ! As-tu jamais vu quelqu'un défier Houbâ ?! Que cherche-t-il là ? La vengeance de Houbâ est effroyable, et pourtant, il se mesure à lui jusqu'au bout. Serait-il devenu fou ?

QAIL,

Non, non. Il y a des années que cette idée germé dans son crâne. La voilà mûrie au grand jour.

RA'D

Quelle idée ?

QAIL

Son ancêtre Noé est le seul à avoir survécu à l'anéantissement des humains. 'Ad en est arrivé à croire dur comme fer que Noé a vendu la terre en échange de son salut. Sans cela, Houbâ n'aurait pas tout détruit. Il n'aurait pu. Il cherchait un homme, un seul avec qui il pût recommencer à zéro. Il l'a trouvé en Noé.

RA'D

Eh bien, cette idée... quel rapport avec notre drame ? En quoi cela empêche-t-il 'Ad de demander l'eau à Houbâ ?

QAIL.

Selon lui, s'il pouvait, ne fût-ce qu'une fois, abreuver d'eau El-Ahqâf à la barbe du dieu Houbâ, c'en serait fait du dieu - que Houbâ me pardonne ! - Il aurait fait perdre à ses sujets la foi qu'ils ont encore en lui ; ils se détourneraient de sa blanche statue qui domine encore leurs maisons.

RA'D

C'est donc le motif réel de notre mission ?

QAIL

En effet. C'est là le vrai motif.

Ils se taisent, ils réfléchissent. Qaïl poursuit :

Je suis persuadé que c'est Houbâ qui nous a fait oublier notre mission en nous jetant sous le charme des chanteuses de Mou'âwiya, les " criquets ". Sais-tu, Ra'd... J'ai peur. J'ai l'impression que Houbâ, agrippé à mes omoplates, guette le moindre de mes gestes. C'est lui qui m'a poussé à lui adresser nos prières à ne pas implorer les dieux de La Mecque.

RA'D

Voilà donc la raison ! Je me demandais nuit et jour comment tu avais pu trahir la mission de 'Ad.

QAIL

Je sens le dieu entre mes épaules qui me glace d'effroi...

RA'D

As-tu des nouvelles de Loqmân ?

QAIL

Il est reparti au pays. Depuis, je n'ai plus de nouvelles.

Une idée lui vient brusquement. Il se lève, visiblement effrayé.

RA'D

Qu'as-tu donc ?

QAIL

Loqmân ! Il est parti nous dénoncer. Dire à 'Ad que nous ne pensions plus à lui, que nous avons oublié la sécheresse, que le chant des esclaves nous payait délicieusement de l'oubli.

RA'D

Crois-tu que Loqmân est capable de délation ?

QAIL

Il déteste 'Ad. Mais la sécheresse menace de détruire ses pâturages, ses champs, ses troupeaux. Il ne veut que de l'eau. De l'eau ! Rien de plus. Qu'elle lui vienne de Houbâ, de 'Ad, des dieux de La Mecque... voilà pourquoi, une fois de plus, il se tournera vers 'Ad.

RA'D

As-tu peur du roi ? Tu es son homme de confiance.

QAIL

Je ne l'ai pas été cette fois. C'est pour cela que j'ai peur.

RA'D

Que crois-tu qu'il va faire ?

QAIL

Je n'en sais rien. Rien !

Il se rassied, bouleversé. Ra'd se lève, scrute les lointains, sursaute :

RA'D

Une troupe à l'horizon ! Je crains que 'Ad n'ait devancé ton retour

Qail se lève. Au même instant, entre un vieillard. C'est Loqmân.

QAIL, *qui ne l'a pas vu*

Crois-tu que Loqmân l'accompagne ?

LOQMAN, *dans son dos*

Je l'ai accompagné en effet. Les lunes se sont succédé toujours plus néfastes, et vous n'imploriez pas les dieux. Votre peuple se mourait de soif et de terreur, et vous vous délectiez du chant de ces esclaves...

QAIL, *effrayé*

Nous l'avons imploré !

LOQMAN

Il était bien temps ! Les champs sont brûlés. Les arbres tombent en poussière. Les maisons se lézardent et s'écroulent. Les troupeaux crèvent sur pied. Les enfants se meurent sur le sein desséché de leur mère.

QAIL

Nous l'avons imploré ! Les dieux ne nous ont pas exaucé.

LOQMAN, *frémissant*

Quels dieux ?! Les dieux de La Mecque ?! Ou bien Houbâ dont le courroux pèse sur nous, qui saura nous faire expier de l'avoir trop longtemps négligé...

QAIL

Les dieux de La Mecque !

LOQMAN

Insensé ! 'Ad sera là tout à l'heure. Vous allez vous entretuer tous les deux comme des chiens. Je vais bien voir si les dieux de La Mecque peuvent te sauver de lui, s'ils peuvent te l'arracher. Tu ne pouvais donc pas implorer Houbâ ? Lui demander pardon de tous les péchés commis envers lui par ton roi... Tu n'étais plus à sa portée, tu étais libre de ton choix : tu pouvais revenir à la foi véritable. Mais tu as préféré t'enliser dans le péché comme ton roi. Eh bien, c'est le moment ! Que les dieux de La Mecque te protègent !

Il élève les mains et prie :

O grand Houbâ, me voici à tes pieds ! Toi qui as le pouvoir de réduire tes ennemis en poussière, venge-moi. 'Ad m'a entraîné loin de ton temple. Il m'en a fermé les portes, à moi ton prêtre et ton serviteur. Il m'a interdit de t'implorer, de te prier, de te baiser les pieds. Et voici que tu fais peser ton courroux sur lui... et sur moi. Mes fermes ont brûlé, le lait de mes troupeaux s'est tari, mes enfants ont péri. Mais je n'ai pas perdu la foi. O Houbâ, ils adorent les dieux de La Mecque au lieu de t'implorer. Venge-toi de ces impies ! Règne à nouveau sur EI-Ahqâf afin que je te serve comme jadis ! O Houbâ !

O grand Houhâ ! Tu leur as envoyé ces chanteuses afin qu'ils oublient leur mission, ô Tout-Puissant à qui rien ne résiste. Et à présent, 'Ad va les tuer... mais envoie-lui celui qui le tuera. O Houbâ ! Fais périr tes ennemis jusqu'au dernier, ô grand Houbâ !

Tandis qu'il prie, trois nuages font leur apparition dans les cintres du théâtre : l'un est jaune, l'autre rouge et le troisième noir. Ils dominent maintenant la scène. Au même instant, 'Ad fait son entrée. On le reconnaît à sa mise. Il découvre les trois nuages avant d'avoir aperçu les siens. Il s'arrête interdit. Loqmân voit à son tour les nuages ; ses mains retombent, il demeure lui aussi interdit. Qaïl et Ra'd le regardent avec étonnement, et soudain, voici qu'une voix puissante sort des nuages et cloue au sol l'assistance.

LA VOIX, *lente mais véhémence*

Qaïl ! Choisis pour toi et pour ton peuple l'un de ces nuages.

QAIL, *hurlant*

La prière a été exaucée ! La prière a été exaucée !

RA'D, *très fort*

Ne choisis pas le noir. C'est la mort !...

'AD, *de sa place*

Quel dieu as-tu imploré, Qaïl ?

LA VOIX, *répétant*

Qaïl ! Choisis pour toi et pour ton peuple l'un de ces nuages !

QAIL, *apercevant 'Ad, se met à trembler*

'Ad ! 'Ad est ici !

'AD

Quel dieu as-tu imploré, ne mens pas ? !

QAIL

Houbâ !

'AD, criant à la face des nuages

Te voilà donc revenu, Houbâ ! Mais je te défie. Je ne veux pas de ton eau, de tes bienfaits. Tu m'apportes tes nuages. Le noir n'est autre que la mort, le rouge n'est que le sang, et le jaune... que l'obéissance ! Je ne veux pas de celle-là. Je refuse ton eau.

QAIL, *dans un cri*

L'eau, 'Ad ! L'eau qui abreuvera tes prairies et fécondera ton sol !

'AD

En échange de quoi ? Oui, de quoi ?

Il hurle :

De la veulerie, de l'obéissance, de la crainte ! Non. Je ne veux pas de l'eau à ce prix.

LOQMAN

Ton peuple se meurt.

'AD

Il vaut mieux mourir que ramper. Qail ! Choisis le noir. Combattons Houbâ avec son arme la plus terrible. C'est l'unique occasion pour nous d'en être à jamais délivrés.

QAIL, *terrifié*

Mais l'eau... peux-tu le comprendre, 'Ad ?

'AD, *l'interrompant*

Choisis le nuage noir !

Il dégaine son sabre.

QAIL

Le noir... le noir...

LA VOIX

Tu as choisi de tomber en poussière. Que 'Ad retourne au néant !

Une fumée noire envahit la scène. On ne distingue plus que la silhouette de 'Ad qui lutte à travers les éléments déchainés.

Tout redevient calme.

RIDEAU

SECOND ACTE

Le rideau se lève sur une salle d'architecture ancienne, mais dont le mobilier luxueux est d'une

esthétique raffinée. La porte s'ouvre face à la scène. A côté de la porte, une fenêtre ouverte, à l'orientale, d'où l'on découvre le désert à l'infini. Les tours étincelantes d'une cité lointaine se distinguent à l'horizon. Partout des tapis brodés, dont l'un immense aux riches couleurs, panoplie de sabres, de lances et de boucliers aux murs...

Dans un coin de la salle Chaddâd se tient debout. C'est un homme d'âge moyen, solidement bâti, dont les yeux intelligents éclairent les traits accusés. Il est revêtu d'une 'abâyeh galonnée d'or par-dessus sa cotte de mailles rehaussée d'argent. Il est coiffé avec élégance d'une koufîyyeh blanche fièrement agrafée. On le découvre en train de ceindre son large baudrier. Il ajuste son sabre au côté et achève de s'équiper. On devine qu'il s'apprête au combat ou, du moins, à quelque démonstration militaire.

La mère de Chaddâd entre au bout d'un instant. C'est une femme âgée toute velue de blanc ; un châle de mousseline diaphane flotte sur ses épaules, laissant apparaître deux tresses argentées. Elle regarde Chaddâd sans en croire ses yeux, passe derrière lui, secoue douloureusement la tête, puis se dirige vers un coin de la salle où elle s'absorbe dans quelque occupation machinale...

LA MÈRE

Que se passe-t-il ? Pourquoi ce réveil matinal ? Jamais tu n'as agi ainsi depuis que ton père 'Ad t'a légué le pouvoir en mourant.

Chaddâd continue de se préparer sans mot dire. La mère se déplace, visiblement angoissée. Elle élève la voix, comme pour l'inviter à répondre.

C'est la première fois depuis des années que je te vois si tôt levé. Je t'observe depuis une heure. Tu te prépares pour la guerre, pour le combat. J'ai envoyé des guetteurs. Aucune poussière à l'horizon, aucune troupe en marche !... Que cherches-tu ? Tu ne vas pas nous attirer les calamités où nous a conduits jadis ton père ?...

CHADDAD, *sans s'interrompre*

Voilà le pire Il faut aussi que tu interviennes dans ce qui ne te concerne pas ! Ma chérie, rassure-toi. Je ne pars pas à la chasse que tu redoutes pour ton fils. Ne crains rien.

LA MÈRE, *avec un tendre sourire, lui ouvrant les bras*

je ne demanderais pas mieux que tu partes à la chasse. Peut-être enfin sortiras-tu de ta solitude, du cercle de ces pensées dont je ne puis rien savoir. Peut-être consentiras-tu alors à manger ?

Soudain elle s'arrête, comme frappée par quelque chose :

Mais... comment peux-tu dire à ta mère que cela ne la concerne pas ? ! Voilà une audace bien nouvelle de ta part !

CHADDAD, *calmement*

Cela ne la concerne pas. C'est pour elle sans intérêt.

LA MÈRE, *se rapprochant,*

Qu'as-tu en tête, mon Chaddâd ?

CHADDAD, *s'interrompant enfin. Il vient à elle*

Veux-tu vraiment savoir ? Je te le dirai si tu te tais une minute.

LA MÈRE

Je me tais.

CHADDAD

Je dois partir.

LA MÈRE, *effrayée*

Où vas-tu ?

CHADDAD

A Iram.

La mère recule. Il se rapproche d'elle, lui pose les mains sur ses épaules.

Ecoute-moi bien, mère. Ecoute-moi. Je n'ai pas bâti cette ville pour l'abandonner aux vautours, aux hyènes et aux cafards. As-tu seulement pensé à ça une fois ? T'es-tu demandé pour quelle raison je perdais ma jeunesse à bâtir Iram ?

LA MÈRE, *avec tristesse*

Oui, je sais. Tu voulais bâtir un paradis sur terre.

CHADDAD, *secouant la tête*

Un paradis sur terre. Tout est là. Crois-tu que ce suit peine perdue ?

LA MÈRE, *tremblante*

Tu veux prouver que tu es plus fort que Houbâ.

CHADDAD

Parfaitement. Plus fort que ton dieu.

LA MÈRE, *lui tournant le dos*

Ne parle pas de Houbâ de cette manière. N'en parle jamais en ma présence, entends-tu !

CHADDAD, *de sa place.*

J'entends bien. Mais le moment est venu de remettre chaque chose à sa place. Pourquoi ne me regardes-tu pas ? Pourquoi ne m'écoutes-tu même pas ?

La mère se retourne un instant, puis revient près de lui.

LA MÈRE

Pourquoi poursuis-tu ces chimères ? Pourquoi ne jettes-tu pas toutes ces idées au feu pour songer enfin sérieusement à te marier ? Ton épouse est morte depuis six ans, et tu n'as même pas encore songé à te remarier ! Combien de temps vas-tu errer solitaire ? Combien de temps ?

Elle lui pose la main sur l'épaule.

Ton père est mort victime de ses chimères. J'ai été frustrée du bonheur de la jeunesse, mais j'ai tout accepté pour toi, pour ton frère Chadîd. Et Chadîd est mort à la chasse.

Il a un mouvement, elle le fait taire d'un geste doux de la main.

Je ne veux pas te tourmenter, Mais tu n'as pas oublié le terrible passé... le sang qui a coulé parce que ton père refusait Houbâ, le dieu généreux...

Elle montre la fenêtre.

Celui qui se dresse au coeur de la cité, qui veut bien accepter nos holocaustes, qui prodigue le bien, qui donne la victoire, qui répand la bénédiction...

Chaddâd l'interrompt, véhément.

CHADDAD

Tu as un grand coeur, mère, en vérité. Mais tu ne comprends pas. Je regrette de te le dire, mais tu ne comprends pas. Tu continues à me croire un enfant. Pour toi, tout ce que je veux, c'est la victoire et la bénédiction. Chère mère, ce temps est passé ! Fini, enterré ! Entends-tu ? Ecoute-moi bien : ce temps est passé, mort et enterré. Tu ne me crois pas ? Tu peux me croire : je pars pour Iram.

Il se redresse. Sa mère recule d'un pas, le fixe bien en face. Visiblement, elle se rassure en pensant qu'il ne parle pas sérieusement, mais elle demeure incapable de cacher ses frayeurs. Elle l'interroge d'une voix étouffée :

LA MÈRE

Pourquoi ?

CHADDAD

Oui, pourquoi... Voilà la bonne question. Le reste n'est que temps perdu. Pourquoi ?... Voilà ce que j'attendais de toi quand je t'ai confié mes projets. Je suis heureux que tu m'aies, enfin demandé : pourquoi ?... Je vais te le dire...

La mère répète inconsciemment :

Pourquoi ?

Chaddâd se dirige vers un coin de la salle, s'assied sur un tapis et commence à parler, comme dans un rêve :

Vous m'aviez enseigné à obéir, depuis ma plus tendre enfance, à Houbâ. Vous me répétiez ; obéis-lui et tu entreras au paradis. Tout ce qui venait de Houbâ était le paradis. Alors je me suis mis en tête de bâtir mon propre paradis, de me délivrer de Houbâ, de faire de moi un nouveau Houbâ qui ne veuille pas se faire obéir et qui ne doive à nul autre cette obéissance.

Il se lève, marche de long en large dans la salle, poursuivant sur le même ton :

J'ai adressé des ordres à tous ceux qui gouvernent ici-bas mon nom. Ils devaient réunir toutes les richesses, tous les bijoux du pays. En plein désert du Yémen, j'ai choisi un emplacement. J'ai donné à ma ville une longueur de douze parasanges et autant de large. Je l'ai ceinte de hautes murailles. J'y ai fait édifier trois cent mille palais aux salles suspendues sur colonnes de chrysolithe, d'onyx et de hyacinthe. J'ai détourné un fleuve jusqu'à ses pieds sur une longueur de quarante parasanges. Dans ses rues embaumées de musc et de safran, mille ruisseaux dorés dont le moindre caillou est ut te pierre précieuse sous le cristal de l'onde pure...

LA MÈRE, *ironique*

Quoi encore ?...

CHADDAD, *comme s'il n'avait rien entendu*

Au centre de la cité, mon palais, dominant tous les autres et leur forêt de bras tendus au cieux ! A l'extérieur de la grande enceinte, j'ai fait élever sur des collines cent vergers clos pour nies soldats. Tous les fruits de la terre, toutes les beautés du monde y ont trouvé leur place. Au dessus...

1. LA MÈRE, *dans un cri*

Quoi encore ? Est-elle devenue un paradis ? !

CHADDAD, *se tournant vers elle*

Si je connaissais le paradis, je pourrais te répondre. Mais là n'est pas la question.

LA MÈRE

Où est la question ?

CHADDAD

C'est que même ma cité n'a pu éteindre la soif qui me brûle, m'apporter le repos et la satiété. Quand je l'ai regardée du haut des collines, j'ai su que le paradis ne méritait pas le joug de l'obéissance, que Houbâ ne méritait de toi ni de mon peuple cette débauche d'holocaustes, cet encens... Et pourtant...

LA MÈRE, *vient à lui, le secoue*

Ne me mens pas ! Ne te mens pas à toi-même ! Pourquoi n'es-tu pas entré dans Iram, à la tête de tes soldats, quand elle s'est trouvée achevée ? Pourquoi ?

CHADDAD, *froidement*

Tu penses que j'ai peur. Tu penses que l'oracle de Houbâ que le prêtre a été chercher entre ses dents de pierre, me fait peur...

LA MÈRE, *grinçante*

Il te fait peur.

CHADDAD, *songeur*

C'est possible après tout... Je ne puis rien savoir. Mon paradis ne m'enthousiasme plus et je ne crois plus au prêtre. Voilà pourquoi je veux toucher chaque chose du doigt.

LA MÈRE, *le mettant en garde*

Le prêtre n'a jamais menti. Mille fois il a rendu l'oracle et mille fois il a dit vrai. Et voici maintenant ce qu'il dit : si tu pars pour Iram, tu trouveras la mort en chemin. Des voix s'élèveront du fond des cieux qui tailleront en pièces tes armées et sèmeront au vent leurs débris. Jamais Houbâ ne te pardonnera ton impiété sacrilège.

CHADDAD

Crois-tu que j'ai peur de Houbâ ?

LA MÈRE

Je crois que tu n'oses pas l'affronter.

CHADDAD

Quoi qu'il en soit, c'en est fini de chicaner. Je ne vois rien d'effrayant dans toute cette affaire. J'y ai pensé de longs mois durant, dans l'amertume. L'idée a grandi en moi comme croit l'olivier, sais-tu comment ? D'énormes branches dans les airs pour d'énormes racines dans le sol, au plus profond du sol. Houbâ lui-même ne saurait déraciner un olivier.

LA MÈRE

Et quelle est cette idée ?

CHADDAD, *durement*

L'idée de mourir ! De combattre Houbâ et ses voix en plein désert, seul avec mes bras et mon sabre. De marcher à la mort pas à pas, sans frémir, et qu'enfin j'élève ici-bas mon paradis, ou que j'extirpe des cieux celui de Houbâ, ou que je meure ou l'entraîne dans mon trépas...

LA MÈRE, *en larmes*

Cela te fascine à ce point de me tourmenter ? Mais que vous ai-je fait ?

Chaddâd la tient serrée contre lui un moment, puis il s'éloigne et lui tourne le dos.

CHADDAD

Maintenant, il ne s'agit plus de pleurer. Tu sais bien que je ne m'amuserais pas à te tourmenter.

Il lui fait face.

Mais c'est ridicule ! Ridicule ! Toute cette histoire ne mérite pas tes pleurs.

LA MÈRE, *inondée de larmes*

Tu hais donc tellement la vie que tu parles sans cesse de la mort ? ! Ah, c'était bien ce que je redoutais, à te voir plongé dans tes pensées, seul avec tes chagrins, refusant de manger, de sortir ! J'avais raison de craindre que ta solitude t'inspire finalement cette folle décision.

CHADDAD, *en homme qui aime effectivement à parler de la mort*

Ecoute à présent. Au nom de ton Houbâ qui sème les difficultés et les embarras comme d'autres sèment le blé, écoute. Un instant, rien de plus. Je vais essayer de t'expliquer. Ce jeu ne me plaît pas...

LA MÈRE

Quel jeu ?

CHADDAD

La vie.

Il se tait un moment.

Je vais te dire ce qui nous sépare. Toi, quand tu t'es éveillée à la vie, disons vers tes quinze ans, tu t'es mise à penser chaque jour à ton futur mariage. C'était ça ta raison de vivre. Tu croyais que le mariage était quelque chose de merveilleux, que c'était le but de toute l'existence. Tu te disais, à part toi, qu'il devait être bien agréable de passer chaque nuit dans les bras d'un homme. Tu y pensais - essaye donc de te rappeler - nuit et jour...

La mère se retourne en colère, poussée à bout.

Bon. Tu te maries. Tu t'habitues à dormir chaque nuit auprès de ton homme. Au bout d'un certain temps, ça perd tout intérêt, c'en devient fastidieux, voire dégoûtant... Tu t'interroges de nouveau. Comme de coutume, il faut bien trouver une réponse et tu te dis : je suis là pour mettre au monde des enfants. Ce doit être bien agréable, c'est une grande mission aussi... Bon. Tu fais des enfants. Au bout d'un certain temps, la même question revient te lancer : pourquoi cette vie maintenant ? Tu as tôt fait de trouver la réponse : pour les voir grandir, se marier et avoir des enfants...

Il s'approche d'elle, la fait se tourner vers lui, la secoue, comme pour mieux s'en faire écouter.

Tout cela est vrai, mère ! Lasse de te poser la question, tu as fini par décider de vivre sans plus t'en soucier, en te reposant toute entière sur Houbâ. Tu vis par la force de l'habitude, rien de plus. T'en rends-tu compte ?

Il l'abandonne et parle comme dans un rêve.

Peut-être le fais-tu pour pouvoir dire à l'occasion que tu as perdu ta jeunesse pour Chaddâd et Chadîd ! Qui sait ? ! Peut-être espères-tu par là entrer au paradis ! Et Houbâ, te mettant la main sur l'épaule, dans un frisson de sa grande barbe blanche, te dira : Entre au paradis. Repose-toi sur ce lit d'apparat. Cueille les pommes et les cerises qu'il te plaira.

Il se rapproche, la secoue comme un fou.

Choisis tous les hommes qu'il te plaira ! Dis, est-ce que tu ne vis pas pour ça ? !

LA MÈRE, *fondant en larmes*

Tu es un fils dénaturé ! Quelle honte ! Quelle honte !

CHADDAD, *l'interrompant comme s'il ne l'avait pas entendue*

Pour moi tout est différent. J'avais seize ans quand j'ai commencé à coucher avec les femmes. Jouissance après jouissance... à traîner une satisfaction bestiale. J'ai possédé toutes les femmes, de toutes les façons. Tout ce que peut inventer le démon, avec elles je l'ai fait. J'en ai eu mon content, sache-le...

J'en sais sur les femmes autant que toi sur ta cuisine. J'ai goûté aux femmes autant que toi au pain de chaque jour. J'ai couché avec elles dans toutes les positions, autant et plus que tu ne connais de façons d'enrouler ton châle. Je n'y trouve aucun plaisir désormais. L'y trouverais-je encore l'espace misérable d'un instant que cela ne serait plus une raison de vivre.

LA MÈRE, *l'interrompant*

Assez ! Sors d'ici !

CHADDAD, *poursuivant*

Et comme je ne crois pas en Houbâ, je n'aspire pas à son paradis et je ne crains pas son enfer. J'ai bâti mon paradis. J'ai peur d'y entrer, j'en suis las, il n'est plus grand chose à mes yeux... c'est vrai.

Elevant la voix :

Mais je refuse de vivre par la force de l'habitude. Je refuse de faire des enfants, parce que ça n'a rien d'extraordinaire, il faut bien le dire : une simple souris en fait autant, dans son trou. Alors... pourquoi donc chacun de nous vit-il ?

LA MÈRE

Pour le bonheur d'obéir. De faire la volonté de Houbâ, d'accepter ses bienfaits, ses bénédictions, de le savoir satisfait de nous. Pour le remercier de nous avoir créés, lui qui se dresse au milieu de nos demeures, dont la pierre sacrée répand sa blanche lumière, lui qui...

CHADDAD, *étonné*

Tu voudrais que je vive dans l'enfer de nies angoisses, de mes craintes, de mes questions ? C'est bien cela ? Tu voudrais - et Houbâ avec toi - que je reste à distance du paradis que j'ai créé de mon propre chef, en échange de cette promesse d'un paradis que je ne connais pas ? C'est bien cela ? Ah, j'ai compris maintenant ! Il ne veut pas que j'entre dans mon paradis. Il menace de m'envoyer du fond des nuées des voix qui me réduiront en poussière, tout cela pour que je n'entre pas dans mon paradis. Eh bien, tant pis ! Je veux partir quand même. Je sais bien que mon paradis ne me comble pas comme je l'espérais, mais il vaut encore mieux qu'un paradis que je n'aurai pas créé moi-même...

Il va de long en large, puis il se penche et empoigne sa grande chaussure.

Voilà qui peut hâter ma course. Je partirai.

La tenture de la porte s'écarte. Un jeune homme, simplement vêtu d'une sorte de chemise de nuit, entre, se frottant les yeux. Il s'arrête sur le seuil, regarde Chaddâd et sa mère, puis s'approche de cette dernière.

MARTHAD

Que se passe-t-il si tôt ? Pourquoi tous ces cris, grand-mère ?

LA MÈRE, *d'un ton calme*

Ton père, Marthad, veut partir pour Iram.

MARTHAD

Où veut-il partir ?

CHADDAD, *criant de sa place*

Pour Iram ! Iram ! Tu seras roi une fois que mes os seront réduits en poussière par une voix de ton dieu...

Marthad s'approche de son père. C'est un beau jeune homme bien bâti aux traits intelligents.

MARTHAD

Tu veux partir là-bas malgré la mort qui t'attend en chemin ? Bien. Nous ne te demandons pas de croire en Houbâ. Nous te demandons seulement de croire en ta propre vie. Est-ce qu'elle a perdu à ce point toute valeur ?

CHADDAD, *affectueusement*

Mon cher fils ! Marthad ! Je suis dégoûté. Tout est là. Demain, quand tu auras vécu, tu sauras ce que signifie le "dégoût".

MARTHAD, *plein de courage et de confiance*

Tu es pessimiste, père. Tu vois tout en noir, parce que depuis trop longtemps tu t'es enfermé en toi-même.

CHADDAD

Cet argument est aussi vieux que le mensonge. Ne vois-tu pas que c'est là le seul et vrai courage ? Mais voir tout du bon côté, c'est se mentir à soi-même, c'est fuir la réalité, être lâche Tu ne le vois pas ? Tu sais bien que la vie baigne dans le mal et la boue. Pourquoi espères-tu encore en elle ? Tu sais bien que le paradis promis par Houbâ ne mérite pas toutes ces souffrances.

Il montre la fenêtre.

Je t'ai donné un paradis, tu le vois de tes yeux. Pourquoi ne m'adores-tu pas comme ton dieu ? Parce que tu me connais trop, parce que tes yeux voient ce paradis ! Alors tu t'y refuses. Tu préfères troquer ton malheur contre la recherche de l'inconnu, de l'invisible, du mensonge fait dieu ! Quant à moi, l'inconnu ne m'attire plus.

MARTHAD

Tu es bien sombre aujourd'hui, père.

CHADDAD

C'est possible. Mais l'idée qui me poursuit n'est pas une simple idée noire. Si tu me vois sombre, c'est le fruit de mon idée. Rien n'est plus cruel pour l'homme que de voir s'écrouler tout à coup ce qu'il croyait la beauté de la vie.

MARTHAD

Qu'est-ce donc qui t'a inspiré cette idée ?

CHADDAD, *réfléchissant*

Le courage... le courage, je crois... Voilà comment tu peux voir les choses : ce qui nous sépare tous trois, c'est que vous deux, vous laissez un mensonge aussi stupide que la guerre, le lit ou l'amour vous masquer le drame de l'existence. Moi, je ne le lui permets pas. Je ne peux plus depuis que j'ai vu de mes yeux mon piètre paradis. Et puis quoi ? Même ce pauvre paradis m'est refusé par la voix de ton Houbâ

Il s'approche, prend la main de sa mère, puis celle de Marthad, et les entraîne dans un coin.

Nous avons tous été appelés à vivre sans qu'on nous demande notre avis. Alors, nous nous sommes mis à chercher une justification. Nous avons inventé un Houbâ. Nous lui avons dressé une statue radieuse de clarté au milieu de nos demeures. Puis, nous avons inventé l'Homme, en prétendant que la liberté de choisir - le libre arbitre ! - justifiait notre existence. Mensonge ! Mensonge ! Dis-moi, Marthad, que peux-tu librement choisir ? Ton dîner ! La femme avec laquelle tu veux coucher ! Mais peux-tu choisir quoi que ce soit de vraiment important ? Je veux dire, par exemple, l'instant. Oui, l'instant. Pense bien à ça ! L'instant ! Peux-tu le choisir ? Est-ce que tu choisis l'instant où tu es heureux ou malheureux ? Est-ce que tu peux choisir l'instant où tu souhaiterais être heureux ou malheureux ? Que nous reste-t-il alors à choisir ?

MARTHAD, *calmement*

De vivre, si nous n'avons rien d'autre à opposer à la mort.

CHADDAD

Au contraire ! La mort, voilà le vrai choix ! Le seul qui nous reste à tous. Tu ne peux choisir de vivre puisque la vie t'est donnée à la naissance. Tu ne peux choisir un don qui t'a été imposé. Mais choisir de mourir, cela seul est vrai. Mourir au bon moment avant qu'on ne te l'impose quand tu n'en voudrais point, par la force des choses que tu ne peux choisir comme la maladie, la défaite, la terreur, la misère. C'est le seul, le dernier, le vrai refuge de la liberté.

LA MÈRE, *tristement*

Et Houbâ ? Où le mets-tu dans tout cela ?

CHADDAD, *très vite*

A l'arrière-plan...

LA MÈRE

Impie !

CHADDAD, *avec un grand sourire*

Non, pas exactement. Que Houbâ n'existe plus serait un drame, une nouvelle catastrophe. C'est pour cela que je vais à sa rencontre. Il me menace par sa voix sans me laisser l'occasion de lui faire entendre la mienne. Je veux partir à sa rencontre.

LA MÈRE, *inconsciemment*

Où donc ?

CHADDAD

J'irai en personne comme je t'ai dit. Je le délierais pas à pas. Que sa voix réduise mes os en poussière comme a dit son prêtre ! Et ce sera la fin de toute l'épopée...

MARTHAD, *doucement ironique*

Pourquoi n'attends-tu pas qu'il vienne lui-même ?

CHADDAD, *très sérieux*

Parce que je veux aller à lui de ma propre volonté, de mon propre choix. Seconde après seconde, je veux parvenir jus qu'à lui. Ou bien jusqu'à mon paradis. Sans me presser. Je suis sûr de pouvoir l'atteindre. Pas à pas. La peur ne me fera plus rebrousser chemin, ni le désespoir ne me barrera le passage.

Il serre son baudrier, ajuste sa koufyyeh, va à Marthad et lui presse la main. Marthad l'embrasse. La mère pleure, l'agrippe à lui. Il l'écarte doucement et la remet entre les bras de Marthad qui la serre contre lui. Chaddâd leur fait un signe d'adieu et sort d'un pas assuré.

LA MÈRE, *effondrée*

Il y va.

MARTHAD

Tu le connais, grand-mère. Il est obstiné. Allons sacrifier une victime à Houbâ et demander sa grâce.

La mère le regarde, accablée. Il sourit pour lui redonner courage. Elle se dirige vers la porte et sort à son tour. Marthad va à la fenêtre, regarde au dehors, secoue la tête avec regret, et disparaît à la suite de l'aïeule.

RIDEAU

1. Le texte parle de "trois cents bras" pour trois cent mille palais

TROISIÈME ACTE

Même décor qu'au second acte. La mère est assise dans un coin. Elle est en noir maintenant. Elle paraît totalement brisée. La fenêtre est ouverte comme elle l'était précédemment Mais, à l'horizon, les tours étincelantes d'Iram ont fait place à des ruines calcinées. Au dessus de la cité lointaine flotte un immense nuage noir, comme à la fin d'un incendie.

La mère se lève et apporte la salle, désespérée. Au bout d'un moment, Marthad fait son entrée. Il a revêtu les insignes du pouvoir. Il s'approche d'elle, voyant qu'elle l'y invite du regard.

LA MÈRE, *anxieuse*

Y a-t-il du nouveau

MARTHAD

Rien, sauf des racontars de bergers auxquels on ne peut se fier.

Il ralentit ses pas, puis se rapproche.

Combien de temps penseras-tu encore à ça ? Il y a maintenant trois jours qu'il est parti, grand-mère. Tu as vu de tes yeux (*il montre la fenêtre*) comment Iram s'est écroulée, comme frappée par la foudre. Si l'on avait la moindre nouvelle de lui, nous serions déjà informés.

J'ai envoyé des centaines de messagers sur les lieux. Aucun n'en est revenu. Je ne peux pas continuer ainsi...

LA MÈRE, *considérant sa mise, le mesurant du regard avec +étonnement*

Et c'est pour cela que tu as revêtu ses habits ? Est-ce bien cela ? Tout ce qui t'importe, c'est l'héritage

du royaume !

MARTHAD, *sans se démonter*

Les gens veulent un roi vivant, pas le cadavre d'un roi. Depuis deux jours ils tournent autour de Houbâ, terrorisés, implorants. La sagesse veut que je leur montre la bonne voie. Je ne puis les laisser répéter comment Chaddâd l'impie a combattu Houbâ et l'a tué. La vengeance du dieu pourrait bientôt s'abattre sur toute sa tribu.

LA MÈRE, *haussant le ton*

C'est ton père cependant...

MARTHAD

Et c'est le royaume de ton époux, mon aïeul, de mon oncle Chadîd et le mien à présent... Te souviens-tu du jour où, apprenant la mort de son frère Chadîd, mon père s'est empressé de ceindre la couronne, avant même les funérailles ? C'est la vie, grand-mère.

LA MÈRE

Vous dites tous cela. Mais jamais vous n'avez le moindre respect pour vos morts. Tu n'as même pas cherché le corps de ton père afin de lui rendre les derniers devoirs.

MARTHAD

Il vaut mieux pour lui le repos du désert plutôt que d'être brûlé sur l'autel de Houbâ en expiation de ses péchés. Je n'aimerais pas voir mon père mort, perdre son dernier combat après l'avoir remporté de haute lutte en son vivant.

LA MÈRE, *en pleurs*

Tu crois encore qu'il a été vainqueur ?

MARTHAD

Il a fait ce qu'il voulait. Il a combattu Houbâ et détruit son paradis.

LA MÈRE

Mais il en est mort. Cela signifie bien quelque chose, non ?

MARTHAD

C'était aussi ce qu'il voulait.

LA MÈRE

Ah, s'il avait cru en Houbâ !

MARTHAD, *l'interrompant*

Ce n'est plus la question. Il était libre de croire ou de ne pas croire. Il était sage et courageux. A nous de suivre son exemple.

LA MÈRE

Je ne te comprends pas.

MARTHAD

Je ne veux pas que la populace traîne ses restes comme une charogne, les hissent sur l'autel de Houbâ et y mettent le feu avec une joie mauvaise, parce qu'ils redoutent le dieu et qu'ils oublient ce que mon père a fait pour eux, le combat qu'il a mené pour leur bien et leur bonheur. A cause du dieu, parce qu'ils le

redoutent, ils oublient tout le reste. Je refuse que le corps de notre héros tombe entre les mains de cette populace.

LA MÈRE, *prise au dépourvu*

Mais ce n'est pas la question ! Il s'agit du pardon...

MARTHAD

Personne d'entre nous ne peut accorder le pardon à mon père. Il est trop tard. Il n'y a plus qu'à laisser Chaddâd tel qu'il l'a voulu.

LA MÈRE

J'ai l'impression qu'à ton tour tu ne crois plus en Houbâ.

MARTHAD

S'il l'avait laissé entrer dans Iram, je croirais encore en lui. Mais, du moment qu'il l'a tué, j'ai perdu ma foi de naguère. Pourquoi a-t-il agi ainsi ?

LA MÈRE

Parce que ton père l'avait défié.

MARTHAD

En ce cas, qu'est-ce qui distingue Houbâ d'un homme comme les autres ?

LA MÈRE, *pleurant de nouveau*

Et tout va recommencer !... Je t'en supplie, Marthad, par pitié, tais-toi ! Tais-toi !

MARTHAD

Naturellement, je vais me taire. L'important à présent, c'est le royaume, et rien d'autre. Je veux les arracher à leurs terreurs et à leurs haines. Je veux me présenter à eux, au plus tôt, comme leur nouveau roi qui leur fera oublier Chaddâd. Alors seulement ils cesseront de lui en vouloir.

LA MÈRE

Et Houbâ ?

MARTHAD, *fermement*

Il restera là parmi eux. Il continuera, à leur grande satisfaction, à leur en imposer, à leur assurer le pain quotidien quand la sécheresse dévorera leurs champs, à leur donner la victoire quand la défaite les écrasera. Mais qu'il demeure loin de Chaddâd ! Leur combat singulier s'est achevé pour chacun comme il se devait. L'affaire est close.

Un homme d'apparence modeste fait son entrée et s'arrête respectueusement sur le seuil.

MARTHAD, *se tournant vers lui, sèchement*

Quelque chose de nouveau ?

L'HOMME

Un envoyé de la tribu rapporte d'Iram des nouvelles.

MARTHAD

Que dit-il ?

LA MÈRE, *anxieuse*

Oui, que dit-il ?

L'HOMME

Chaddâd était à mi-chemin quand une voix s'est élevée comme la tempête. Son cheval a été jeté bas. Le messager dit que Chaddâd s'est relevé et a poursuivi sa marche à travers le nuage noir. C'était une voix effrayante qui montait des entrailles de la terre. Iram s'est engloutie dans le sol. Par les crevasses, des langues de feu ont tout dévoré. Il dit encore que Chaddâd a disparu dans la tourmente, que ses os ne sont plus que poussière et que son sabre seul, pétrifié est resté là dans le sable. Quant à son cheval, il erre maintenant, perdu dans le désert.

La mère pâlit affreusement et fond en larmes.

MARTHAD

Et les autres, ceux que j'ai envoyés à sa suite ?

L'HOMME

Les derniers souffles de la tempête s'en sont chargés. Leurs restes carbonisés gisent là-bas dans les sables.

Les pleurs de la mère redoublent.

MARTHAD, à sa grand-mère

A quoi bon pleurer, grand-mère ? Tu sais ce qui attend ceux qui osent délier Houbâ ? Nous le savions déjà quand il est parti sur un coup de tête pour affronter le dieu. Nous n'avons perdu que sa dépouille qui devait brider sut l'autel de Houbâ, dans l'espoir du pardon divin.

Il se retourne vers l'homme.

Va et fais savoir à tous la nouvelle. Et que le prêtre proclame votre nouveau roi.

L'homme disparaît. Marthad s'adresse maintenant à l'aïeule. La serrant contre lui tendrement :

Remercie le destin, grand-mère. Tu le peux, Il a jeté sur lui l'ignominie de la mort que toute sa vie il avait fuie. Bientôt on l'aura oublié. Ni tombeau, ni statue, ni cendres dans le vent. Que lui reste-t-il ? La légende.

LA MÈRE, *en pleurs*

Tout ce que tu veux, c'est lui succéder.

MARTHAD

Qui voudrait donc le faire à ma place ? Est-il plus digne que moi de monter sur le trône ?

LA MÈRE

Je ne songe pas au royaume. Je songe au repos de son âme.

MARTHAD

Je songe, moi, au royaume. Je veux en faire un paradis.

LA MÈRE, *effrayée*

Un paradis ? ! Encore ! Tu connais le passé. Le péché n'est donc pas encore extirpé ?

MARTHAD

Oui, je sais. Je sais. Mais je veux, envers et contre tout, créer mon paradis.

La mère se lève et l'implore.

LA MÈRE

Mais pourquoi, mon fils ? Pourquoi chercher la ruine et le trépas ?

MARTHAD

Quand mon père était ici et nous parlait de son paradis, je me disais que celui de Houbâ était forcément bien plus beau. S'il en était ainsi, le dieu devait le lui laisser découvrir par lui-même. Mon père alors aurait compris à quel point l'œuvre d'un homme était misérable au regard de celle du dieu. Mais Houbâ ne l'a pas laissé libre. Pourquoi ?

LA MÈRE, *inconsciemment*

Pourquoi ?

MARTHAD

Parce qu'il n'y a pas de paradis. S'il en existait un, il ne compenserait pas toutes les souffrances de la vie. Houbâ a eu peur que Chaddâd ne découvre cela !

LA MÈRE

Tu prends déjà le chemin tracé par ton père ! Que dis-je, hélas, par ton grand-père !

Marthad secoue la tête tristement, comme si sa décision était plus forte que lui. Il tourne en rond comme un captif dans sa cellule. La mère le regarde avec pitié. Il s'arrête et la fixe.

MARTHAD

Grand-mère ! Je voudrais te ressembler. Avoir ta sérénité, ta résignation. Mais la graine que mon père a semée en moi avant de tomber au combat, a grandi comme croît l'olivier...

LA MÈRE

La graine du péché !

MARTHAD

C'est le destin.

LA MÈRE

Et maintenant ?

MARTHAD

Je voudrais être en mesure de le voir à présent. Voir sur ses traits la paix ou l'effroi. Il gît quelque part, mais, de toute façon, là où son choix l'aura porté. Il a donc eu ce qu'il souhaitait.

LA MÈRE, *douloureusement*

Il n'est plus qu'un cadavre carbonisé, loin du pardon du dieu...

MARTHAD

Le pardon est la dernière chose qu'il cherchait et que... Il n'aspirait qu'à satisfaire son idéal...

Retour de l'homme qui était entré tout à l'heure. Même station sur le seuil, même ton sans émotion.

L'HOMME

Le prêtre est à votre disposition. Le peuple est réuni dans l'attente.

MARTHAD

L'allocution ?

L'HOMME

Le prêtre dit que vous la ferez en personne. Il faut qu'elle tende à glorifier Houbâ, à exalter sa toute-puissance et la victoire qu'il a remportée sur votre père en châtiant ses péchés et son défi insensé.

La mère regarde Marthad. Ce dernier hoche paisiblement la tête, puis s'adresse à l'homme :

MARTHAD

Naturellement il en doit être ainsi. Les gens doivent connaître le juste châtiment qui guette les pécheurs. Mon peuple, grand-mère l... Tu dois être présenté là-bas, assister au couronnement de ton petit-fils.

La mère se lève calmement. Elle échange son châle noir contre un châle immaculé. L'homme vient revêtir Marthad d'un manteau écarlate brodé d'or. Marthad tend les bras et l'endosse avec son aide. La mère regarde la scène. L'homme sort. Echo d'une musique au dehors. Marthad s'arrête un instant et regarde tristement l'aïeule qui gagne la sortie, se retourne sur le seuil.

LA MERE

J'assiste à chaque début, et je dois vivre jusqu'à chaque dénouement ! Et toujours Houbâ en sort vainqueur, et toujours vous êtes réduits en poussière. Mais, à présent, je vois les choses différemment : c'est une honte pour l'homme de commencer à penser après soixante ans !

MARTHAD

A quoi penses-tu, grand-mère ?

La mère hoche un peu la tête, se tait un instant en l'observant.

LA MERE

Vous êtes perdants chaque fois parce que vous commencez toujours par le commencement. De toute votre volonté, vous donnez à Houbâ l'existence, la force, le pouvoir. Vous pensez ainsi que cela vous donnera l'occasion de bâtir vos paradis terrestres. Sans savoir que vous les condamnez par avance à la destruction. Tu as déjà suivi le chemin tracé par Chaddâd. Tu commences par le même mensonge. De même qu'il avait suivi l'exemple de 'Ad. Et c'était encore le même mensonge : ce temple où se dresse Houbâ !

Elle sort, suivi par les regards pensifs de Marthad qui finit par réajuster son manteau écarlate. Il la suit d'un pas assuré, cependant que la musique éclate au dehors.

RIDEAU

2. L'indication scénique en question n'avait nullement été donnée au second acte. J'ai dû la rajouter (s'y référer) sur la base de cette phrase.

QUATRIÈME ACTE

Une salle totalement différente de celle des second et troisième actes. Elle doit donner au spectateur

l'impression immédiate qu'il a quitté un univers pour entrer dans un autre. Elle est meublée avec art, mais d'une façon étrange, presque bizarre. Elle est violemment éclairée, mais les sources de lumières en sont invisibles. Sur un siège est assis un homme, vêtu d'une sorte de 'abâyeh, immaculée. Il a une grande barbe blanche. Ses épaules sont nues, la 'abâyeh l'enveloppant à partir des aisselles. Il est en train de coudre un vêtement rouge vif. En face de lui est assis un autre homme qui l'observe attentivement, comme s'il comptait les points cousus par le premier. Sur le troisième siège, face à la scène, est assis Chaddâd dans la tenue où nous l'avons vu au second acte 3, maintenant défraîchie, usée. Il n'a plus son sabre. Il paraît affalé, épuisé. Les deux hommes, ne lui prêtent aucune attention. Au fond de la scène, une porte close, visiblement lourde et blindée. N'était cette porte, rien dans la pièce n'évoque cette impression de pesante détermination.

LE PREMIER HOMME, à Chaddâd, sans se retourner

Était-ce à ce point fatigant ?

CHADDAD

Quoi donc ?

LE PREMIER HOMME

La mort. Ta mort. Fut-elle fatigante ?

CHADDAD

Ce fut fatigant d'arriver jusqu'ici. Mais quant à la mort...

Il secoue la tête d'un air troublé.

Ma mort a été tout à fait spéciale. J'ai peur que vous ne la compreniez pas.

Les deux hommes échangent un regard furtif. Le premier s'arrête de coudre, le second de l'observer. Tous les deux le regardent.

LE PREMIER HOMME

Qu'entends-tu par " tout à fait spéciale " ? Jeune homme, la mort est la mort. Il n'y a pas de mort spéciale et de mort non spéciale. Ni un peu, ni tout à fait. Lorsqu'elle vient, elle vient toujours de la même manière.

CHADDAD, indifférent et las

C'est bien la différence ! La mort n'est pas venue. C'est moi qui suis allé à elle !

LE PREMIER HOMME

Tu t'es suicidé ?

CHADDAD

Peut-être, qu'en sais-je ? Je l'ai affrontée en tout cas.

L'HOMME

Dans ce domaine il n'y a pas de différence. Tu as perdu la vie, c'est ce qui compte. Quant à savoir comment, c'est le genre des questions qu'on pose avant la mort mais qu'on oublie après.

L'autre homme huche la tête sans rien dire, en signe d'approbation.

CHADDAD

Y a-t-il longtemps que tu es mort ?

L'HOMME, *moqueusement*

Longtemps ? Ho ! Tu as apporté ici tous les problèmes du bas monde. Le temps est quelque chose dont nous gardons souvenance avec beaucoup de chagrin.

Il regarde son compagnon.

Te rappelles-tu ? Un soleil se levait, se couchait... Le matin, le midi, l'après-midi, le soir... Tu te rappelles ? Le jour et la nuit ! Qu'il est loin, le passé ! Une lune et un soleil qui disaient : c'est un jour qui commence, c'est une nuit qui s'achève...

Il se tourne vers Chaddâd :

Il n'y a plus d'instant ici. Comprends-le dès le début et accepte-le. Le monde demeurera comme tu l'as quitté. Mais ici, l'instant n'existe pas.

Chaddâd se lève et vient à eux.

CHADDAD

Tu dis " ici " ? Où se trouve cet " ici " ? Le sais-tu ? Sommes-nous au paradis ou en enfer ?

L'HOMME

Entre les deux.

CHADDAD

Et que faites-vous ici dans cet " entre-deux " ?

L'HOMME

C'est une longue histoire. Tu ne la sauras en entier qu'après un certain temps ici. Nous nous la sommes racontée des centaines de fois déjà. Une nouvelle fois ne nous fera pas de mal !

Il pose l'étoffe rouge à terre et se dirige vers son compagnon.

A ton tour maintenant. Pourquoi ne la racontes-tu pas ?

Le second homme commence très vite, comme s'il n'attendait que cette injonction.

LE DEUXIÈME HOMME, *désignant l'autre*

Lui et moi, nous aimions la même fille. C'est lui qui l'a emporté. Je suis resté sur le carreau, amoureux brûlé de feux inextinguibles. Puis, j'ai rendu visite chaque soir à celle que j'aimais. Son mari était à la guerre. Il lui écrivait de très belles lettres qu'elle me lisait pour notre plus grand amusement. L'époux est revenu une nuit. Il m'a trouvé chez elle. Il m'a égorgé quand je me trouvais encore dans ses bras. Je suis arrivé ici au bout de trois jours de voyage. Et toi ?

CHADDAD

Trois jours aussi, je crois.

LE DEUXIÈME HOMME

Je n'ai pas attendu longtemps - je n'en sais rien, au fond - et il m'a rejoint à son tour.

Il désigne le premier.

Et bientôt Houbâ nous a rendu visite.

CHADDAD

Ainsi, il doit nous rendre visite.

LE PREMIER HOMME

Bien sûr. Il vient constamment.

LE DEUXIÈME HOMME, *poursuivant dans son exaltation*

Il nous a dit qu'aucun de nous n'aimait la fille davantage que l'autre. Il a dit aussi qu'il ne se souciait nullement de ce qu'on appelle sur terre " la trahison conjugale ". L'amour ! Il n'y a que l'amour qui importe à ses yeux.

Il arpenne la scène, puis tourne le dos à la rampe et poursuit :

Il nous a dit qu'il n'y avait qu'une façon de procéder, et pas deux. Il lui a donné ce tissu et ordonné de coudre une robe pour celle qu'il aimait. S'il l'aimait véritablement, il devait s'être fait une image exacte des mesures de son corps. Et s'il voulait la gagner, il fallait que le vêtement lui aille à la perfection. Il n'a plus que cette occasion pour prouver ce qu'il prétend.

CHADDAD, *moqueur*

Et toi ?

LE DEUXIÈME HOMME

Il s'évertue à gagner cette fille, non pas parce qu'il l'aime véritablement, mais parce qu'il s'agit de vaincre ou d'être vaincu. Je suis en rivalité avec lui. L'aimais-je vraiment, cette fille ? C'est la question que se pose Houbâ. Si je l'aimais, je dois m'évertuer aussi à la gagner.

CHADDAD

Comment ?

LE DEUXIÈME HOMME

Je dois savoir le nombre exact de points qu'il a cousus sur la robe.

Il s'approche de Chaddâd (4) et lui explique à grand renfort de gestes des deux mains.

C'est un noble tournoi. S'il veut le gagner, il doit consacrer tous ses efforts à me faire perdre. C'est la même chose que sur terre.

CHADDAD

L'aime-t-il vraiment ?

LE PREMIER HOMME

Demande-le lui.

LE DEUXIÈME HOMME

Je ne l'aime plus, c'est évident. Nous sommes las de ces jousjou. Dans le fond, sache-le, elle se trouve à côté, dans une autre pièce.

Il indique le mur de la tête.

Elle est assise au milieu de dix hommes. Elle doit lutter avec toute sa vitalité, toute sa séduction, pour prouver, elle aussi, qu'elle n'aime qu'un seul homme, et non pas chaque homme qui lui donne son content de plaisir.

CHADDAD

Si tu ne l'aimes plus, pourquoi t'en soucies-tu encore ?

LE PREMIER HOMME

Cela me donne un sentiment d'importance, pas davantage.

CHADDAD

Pourquoi ce travail te prend-il tout ce temps ?

LE PREMIER HOMME

Parce que j'en redécouds les fils chaque nuit.

CHADDAD

Pourquoi donc ?

LE PREMIER HOMME

Parce que je ne veux pas le terminer. Je ne veux pas mourir une nouvelle fois. Peux-tu imaginer ce que signifierait avoir achevé une tâche ?

CHADDAD

Quel misérable jeu ! C'est pire que sur terre...

LE PREMIER HOMME

Absolument pas. Ici tu sais comment et pourquoi chaque chose se passe. Par suite tu connais chaque but, et tu peux faire ton choix.

CHADDAD, *comme au souvenir de quelque chose*

Mais vous êtes des amis !

LE PREMIER HOMME

Bien sûr. Nous avons choisi de l'être. Il valait mieux. Nous rendons ainsi à Houbâ...

CHADDAD

Vous parlez de Houbâ comme s'il n'entendait ni ne voyait ni ne connaissait rien. Tu parles maintenant de lui comme de quelqu'un que tu chercherais à tromper. Eh quoi ? ! Il ne t'entend donc pas ?

LE PREMIER HOMME

Absolument pas. Et c'est lui-même qui nous l'a dit. Sais-tu la différence entre lui et toi ? Il entre dans la pièce, dans n'importe quelle pièce, sans frapper à la porte. Tout d'un coup, tu le découvres près de toi, sans que tu t'en sois rendu compte. C'est toute la différence. Quand tu l'aperçois, tu t'arrêtes de parler. De toute façon, il entend la fin de ta phrase et, à partir de là, il devine tout ce que tu as en tête. Il est très intelligent.

CHADDAD

Intelligent ?

LE PREMIER HOMME

Naturellement. Il a vécu longtemps.

CHADDAD

Il discute avec vous ?

LE PREMIER HOMME

Naturellement. Il ne vient que pour ça. Il y prend plaisir. Mais quoi ? Tu veux l'entreprendre ?

CHADDAD, *souriant*

Je ne suis venu que pour ça. J'ai mille questions en tête ; j'espère m'en souvenir à propos.

LE PREMIER HOMME, *se frottant les mains*

Eh bien, cela va nous changer de l'ordinaire. Ce ne sera pas commun ! J'aimerais le voir déjà là.

LE DEUXIÈME HOMME, *enchanté*

Il va venir ! Il va venir !

Chaddâd arpente la scène, puis revient s'asseoir à sa place. Il les regarde se remettre tranquillement au travail. Au bout d'un moment, il parle comme s'il poursuivait une conversation déjà entamée.

CHADDAD

Supposons que tu gagnes la fille. Où iras-tu ensuite ? Au paradis ou en enfer ?

LE PREMIER HOMME

Je l'emmènerai, et le reste m'importe peu. Je crois d'ailleurs que le " où " dont tu parles n'existe pas ici.

CHADDAD

Comme sur terre...

LE PREMIER HOMME

Pas exactement. Le but dont tu te préoccupes sur terre n'est ici que le compagnon qu'on te donne.

CHADDAD, *ironiquement*

Tu parles de but et tu ne sais même pas, ici, où tu t'en iras.

LE PREMIER HOMME

Aussi t'ai-je dit que cela m'importait peu. Tu te perds encore dans les détails. Ici, nous embrassons d'un coup les généralités.

CHADDAD

Par exemple... ?

LE PREMIER HOMME

Eh bien... le fait que tu existes est durable, éternel. Par suite, tu en es le seul et unique responsable.

CHADDAD

Comment cela ? Tu as perdu l'esprit, mon ami ! Je voudrais savoir : est-ce lui qui a déteint sur toi à ce point ? Je veux dire Houbâ. Est-ce lui qui t'a mis cette idiotie dans le crâne ? Tu mènes ici une vie de ruminant, rien de plus. On croirait vraiment que tu...

Le deuxième homme l'interrompt, frappe sur l'épaule du premier.

L'autre hoche la tête et sourit.

LE DEUXIÈME HOMME

Tu l'entends ? Il dit que tu vis ! Il pense encore avec une cervelle de mortel !

Il le considère avec une compassion affectée.

Oublierai-tu, jeune homme, que nous sommes des morts ?

CHADDAD, *avec terreur*

C'est vrai. Nous sommes des morts.

LE DEUXIÈME HOMME

Il te faudra longtemps pour oublier le langage des vivants.

CHADDAD

Les vivants ! Ils payent d'avance le prix de leur mort pour en arriver là, travailler comme des femmes à coudre des robes !...

Dis-moi, est-ce que tu n'aspirais pas autrefois au paradis ?

LE DEUXIÈME HOMME

On se moquait de nous.

CHADDAD

Et maintenant ? A quoi aspirés-tu ?

LE DEUXIÈME HOMME

A rien du tout, très précisément. Les morts n'aspirent à rien. Au compagnon peut-être. C'est cela, simplement le compagnon. Tu vois...

Il désigne l'autre.

Ensemble, nous n'aspirons à rien. Nous avons conscience de notre extrême importance à cause d'elle...

Il désigne le mur.

Cela mis à part, rien ne nous importe plus.

Il regarde l'autre avec pitié, puis dit à Chaddâd d'une voix étouffée :

Il est l'autre face de moi-même que je ne peux rejeter. Nous sommes assis ensemble, si bien que chacun doit porter la destinée de l'autre et penser à son avenir de telle manière que s'estompe l'idée de victoire et de défaite...

Chaddâd se rassied (5), s'absorbe dans ses pensées, se relève, en proie à une sombre exaltation.

CHADDAD

J'ai bâti un paradis sur terre. Il l'a détruit sous mes yeux, après m'avoir crucifié sur une poix bouillante. J'ai vu fondre comme du plomb les pierres les plus précieuses, je les ai vues courir comme une eau scintillante dans les ruisseaux avant de s'engouffrer dans les entrailles du sol. Pourquoi m'a-t-il fait tout cela ?

Les autres le regardent avec pitié, tandis qu'il élève la voix :

J'ai tourmenté ma mère à seule fin de l'affranchir de son idole blanche dressée au milieu de la cité. J'ai vendu mon royaume pour cette seconde de vérité que l'on ne peut voir en face qu'à la manière dont on entrevoit un éclair. J'ai voulu les décharger du joug qui les abrutissait, qui les faisait aller et venir au gré du dieu et fouler aux pieds tout leur courage et leur orgueil...

Il se tourne vers eux, se met à crier

Et qu'est-il arrivé ? Je l'ai provoqué en combat singulier. Il a déversé sur moi tous les feux de l'enfer. Il m'a dépouillé de mon sabre et l'a pétrifié à jamais sous mes yeux. Et pour en arriver où ? A deux hommes en train de coudre la robe d'une femme enfermée dans la pièce d'à côté ! Une femme dont ils ne veulent plus et qui ne veut plus d'eux ! Pauvre châtiment dont le pire est qu'il abrutit, qu'il avilit ! Là-bas il nous promettait le paradis. Et ici, il nous attelle à des stupidités !

L'un des deux compagnons fait signe à l'autre. Il lui montre la porte de la tête. Le second essaie d'attirer l'attention de Chaddâd qui continue à crier. La lourde porte s'ouvre lentement. Un jeune homme d'aspect séduisant fait son entrée.

Il est grand, puissamment découpé ; sa chevelure est abondante. Et, tandis que la porte se referme d'elle-même, il s'adosse au battant et observe Chaddâd qui poursuit sur le même ton :

Il nous effrayait, nous torturait, brisait notre dignité. Il nous privait de notre courage. Il faussait nos aspirations. Il nous volait notre temps. Quand nous voulions nous révolter, il nous combattait, et quand nous lui obéissions, il nous humiliait. Nous mourons, et nous nous retrouvons avec ce stupide, cet ignoble mensonge !...

LE JEUNE HOMME, *l'interrompant d'un ton calme*

Tu m'en veux, semble-t-il...

Chaddâd se retourne brusquement, surpris, et recule d'un pas.

CHADDAD

Qui es-tu ?

LE JEUNE HOMME

Houbâ.

CHADDAD

Ton image chez nous était différente.

LE JEUNE HOMME

C'est vous qui l'avez faite.

CHADDAD

Mais tu es jeune...

HOUBA

Crois-tu que la sagesse doit arborer une longue barbe blanche ? Imagine que tu aies le choix d'une époque de ton existence pour la vivre ensuite jusqu'à la mort. Laquelle choisirais-tu ?

CHADDAD, *sans réfléchir*

La jeunesse...

HOUBA

Très bien. C'est elle aussi que j'ai choisie.

CHADDAD

Tu ne me fais pas peur.

HOUBA

Longtemps je t'ai fait peur. Ici désormais, il n'y a plus de raison.

CHADDAD, *s'approchant sans croire ce qu'il voit*

Tu es donc Houbâ ?

HOUBA

Je suis Houbâ. L'objet de ta colère et de ta haine.

CHADDAD

Les gens deviendraient fous s'ils savaient !

HOUBA

Un racontar chez vous, sur la terre, grossit en trois jours. Alors, imagine, .au bout de quelques générations !

CHADDAD

Mais... Pourquoi es-tu Houbâ ? Pourquoi ne suis-je pas à ta place ?

HOUBA

Je suis arrivé le premier, tout est là. Si tu m'avais devancé, je serais aujourd'hui à ta place.

CHADDAD

Tu es arrivé, dis-tu ? D'où es-tu arrivé ?

HOUBA

Tu ne pourrais pas comprendre. Vois-tu, tout s'est passé il y a si longtemps que ton esprit ne pourrait pas suivre...

CHADDAD, *bassement*

Essayons.

HOUBA

Quelque chose demeure quand la chair a péri : cette chose que vous appelez " conscience ". Elle ne meurt pas avec le corps, elle s'envole et rejoint la voûte des cieux. Elle a pour propriété d'attirer ce qui lui ressemble. Et il en est ainsi depuis qu'est né le premier homme. Elle n'a cessé dès lors de grandir incommensurablement.

Il se désigne.

Et la voici.

CHADDAD

Il n'en a pas été de même pour toi ?

HOUBA

Non, en effet, et de très loin. Lorsque je suis dans l'être vivant, je suis sa volonté, son libre choix, si tu peux comprendre. Je suis de l'intérieur, saisis-tu ? Je ne viens pas du dehors ; je nais de l'intérieur. Je n'ai donc rien d'effrayant... puisque - tu peux le dire si tu veux - je suis parfaitement connu de cet être.

Il secoue la tête.

Aussi bon sois-tu, viens du dehors et l'on te fera grise mine !

CHADDAD

Tu es donc Houbâ ?

HOUBA

Cesse de t'interroger sans raison. Tu t'es suicidé ?

CHADDAD, *étonné*

Comment le sais-tu ?

HOUBA

Il n'y a que le suicidé pour parler comme toi. Il vient sans crainte à ma rencontre. Ou disons, si tu préfères, sans crainte excessive. Il a déjà connu pire, et de son propre chef : la crainte de vouloir mourir.

CHADDAD

La crainte de la mort ?

HOUBA

Non, celle de se voir la désirer. La mort même ne vous effraie pas ; vous n'y croyez pas. Vous refusez d'envisager qu'elle viendra vous prendre, aujourd'hui ou demain. Mais la désirer, c'est le courage de la regarder en face et d'en croire la réalité.

CHADDAD

Mais je n'ai pas désiré la mort précisément. Je la cherchais en effet le plus sérieusement du monde, mais dans l'espoir de la combattre au grand jour.

HOUBA

Combattre qui ?

CHADDAD

Toi.

HOUBA

Et qui a vaincu ?

CHADDAD

Comme si tu l'ignorais ! Tu as employé les grands moyens, les armes même dont nous n'avions jamais entendu parler. Elles m'ont réduit en cendres, sans que j'aie seulement l'occasion d'affronter un ennemi en chair et en os.

HOUBA

Mais tu as continué d'avancer. Tu es bien entré dans la tourmente déchaînée par la voix...

CHADDAD

Je te cherchais.

HOUBA

Tu voulais vaincre, n'est-ce pas ?

CHADDAD

Au plus fort du combat, je ne pensais pas à la victoire ou à la défaite. Je ne pensais qu'à toi. Toi ! Etais-tu une vérité ou un mensonge ? Cela seul me tracassait. Et toi, de ton côté ?

HOUBA

Que tu rebrousses chemin ou n'en reviennes jamais plus...

CHADDAD

Tu ne voulais pas que j'entre dans Iram ?

HOUBA

Non ! Iram était un nouveau Houbâ, mon rival. Mon vrai combat était donc entre Iram et moi.

CHADDAD

Et mon rôle dans l'histoire ?

HOUBA

Tu ne faisais qu'un avec Iram. Aussi, quand la tempête t'a fait périr, le feu a éclaté dans Iram à l'instant même. Et maintenant, comme tu vois, le monde et moi ne faisons qu'un. Si le monde est détruit, je péris avec lui.

CHADDAD

Ainsi, tu as détruit Iram ! Comment ton feu a-t-il pu dévorer tant de beauté noble et généreuse ? ! Comment tes armes ont-elles pu effacer tant d'efforts dont la terre n'avait jamais vu le pareil ? !

HOUBA

Iram n'existait que dans ta tête. Quand ta tête a disparu dans la tourmente, la fournaise l'a engloutie.

CHADDAD

Je l'avais faite de bijoux et de lumière. J'y avais amené l'eau dont le cristal limpide répandait la vie alentour : les arbres, la brise, les gens... Elle s'élevait plus blanche, plus pure que la neige...

HOUBA

Non. Elle n'était qu'une idée. Tes chimères seules te la faisaient voir de pierre, de bijoux et de lumière.

Chaddâd réfléchit un moment, arpente la scène, et soudain éclate :

CHADDAD

Quel pouvoir te fait toujours chercher le dernier mot ? Qui es-tu pour me condamner au mensonge ?

HOUBA

C'est vous qui m'avez donné ce pouvoir de vous condamner au mensonge, d'avoir éternellement le dernier mot. Je vais quand même te dire quelque chose d'important. Il n'y a pas de pouvoir là-dessous, pas de dernier mot, dès lors que tu me les refuses !

CHADDAD, *en colère*

Sornettes !

Il désigne les deux hommes absorbés dans leur tâche.

Regarde ce que tu as fait de ces deux malheureux ! Regarde à quoi tu les as condamnés ! Est-ce que ce n'est pas là ton dernier mot ? La marque de ton jugement ?

HOUBA

Pourtant je ne décide jamais. Je propose seulement. Tu ne vois là que la marque de la plus antique expérience.

CHADDAD

Qui décide alors ?

HOUBA, *désignant calmement du doigt les murs qui l'entourent*

Ceux qui se tiennent dans les autres pièces. Ils te condamnent ou t'innocentent.

CHADDAD

Comment peuvent-ils me condamner sans me connaître ?

HOUBA

Ils te condamnent parce qu'ils ne te connaissent pas.

CHADDAD

Etait-il nécessaire que j'en passe par là ?

HOUBA

Erreur ! C'est eux qui en passeront par là. Condamner les autres n'affecte pas les condamnés mais celui qui les juge.

CHADDAD

Et c'est toi qui permets tout cela ?

HOUBA

Je ne permets rien. D'ailleurs, le permettrais-je... quel mal y aurait-il à cela ? Tu ne te vois donc pas ? Quel plaisir prends-tu à parler d'eux sans les connaître ? Il est bien difficile, voire impossible, de juger le premier venu dès lors que tu le connais.

CHADDAD

Tu cherches à t'amuser, non ? ! Et voilà de quoi te faire rire ! Peut-être, à la longue, ton univers va-t-il devenir une suite de passe-temps bizarres et douloureux à la fois... Ici comme sur la terre, Monsieur s'amuse !

HOUBA

Ho ! Tu vas maintenant me casser les oreilles avec tout ce que j'ai entendu à chaque génération ! Tu vas me répéter tous les drames dont tu fus témoin ! Prêt à pleurer comme tous les autres... Oh, je sais ! Les enfants morts pourtant innocents de tout péché ! Et les enfants qui ont vécu pour souffrir sans raison ! Ce sont de vieilles histoires ! Vieilles comme le monde, aussi vieilles que moi-même !

CHADDAD

Et pourtant elles se répètent chaque jour. Prends ma mère par exemple...

HOUBA

Tu me parles de ta mère ! Tu en fais le condensé de l'univers ! Comment peux-tu imaginer, l'espace d'un instant, que je puisse mesurer les individus à cette échelle ridicule ? ! Crois-tu que, si tu avais régné sur Tram, tu aurais donné le bonheur à chacun, que tu aurais eu seulement une pensée pour chaque individu ? J'ai été témoin de plus de morts que je n'en puis compter ou me rappeler, ou même remonter aux origines. Et pourtant, comment me vois-tu ? Occupé ici à penser l'univers, siècle après siècle, d'un seul coup !... Lorsque tu as édifié Iram, as-tu pensé à tous les ouvriers qui sont morts d'épuisement en plein soleil, ou écrasés par des blocs de marbre ? Tu voulais bâtir ton paradis. Et moi, puisque je suis, de votre propre aveu, le créateur de la vie, pourquoi ne m'accordes-tu pas d'agir semblablement ?

CHADDAD

Mais tu exiges que nous nous prosternions aux pieds de ta statue de pierre, que nous te donnions nos fils, le sang de nos troupeaux, nos propres entrailles... Tu nous avilis sous le prétexte de te remercier. Et quand nous te remercions, tu nous réduis en esclavage.

HOUBA

Je n'exige rien de tout cela. J'ignore cette statue dont tu me parles. Tu as dit toi-même qu'elle ne me ressemblait pas. Je te l'ai dit. Quand les gens m'ont reconnu extérieur à eux, ils ont pensé à m'accueillir dignement: lorsque je viendrais à eux, ou à se faire accueillir ainsi lorsqu'ils viendraient à moi...

Il s'avance vers lui à pas comptés et lui pose brutalement la main sur l'épaule.

Dis-moi : pourquoi as-tu bâti Iram ?

CHADDAD

Parce que le monde que tu nous as donné en échange de la promesse d'un paradis inconnu est un monde abject et futile. Un monde sans intérêt et sans but. L'homme y vit, il y souffre, il y meurt... pourquoi ? Sur la promesse d'un mot : la paradis ! A quel prix ? Au prix de cette mort où il doit tout abandonner, comme ça, brusquement !...

HOUBA

Tout abandonner à qui ?

CHADDAD, *embarrassé*

Mais... aux autres !

HOUBA

Tu crois que c'est une bien grande perte, n'est ce pas ? Laisse-moi te dire qu'il abandonne tout... au néant. Pour celui qui meurt, les choses meurent elles aussi. Si tu t'imagines le seul à être mort ! Que non ! Iram est morte avec toi. Tout est lié à toi. Ton fils Marthad, pour toi, est mort aussi. Et pourtant, aujourd'hui même, il ceint ta couronne avant de te suivre demain.

CHADDAD

A quoi bon toute cette comédie ?

HOUBA

Quelle comédie ?

CHADDAD

La promesse qui avilit les hommes...

HOUBA

Tu veux parler de la récompense qui les attend ? ! Qui a bien pu organiser votre monde sur une telle base : bonheur, malheur ; travail, récompense... Mais qui ? Tout dans le monde est sur le même plan. Rien ne contrebalance rien. Comprends-tu ? Le jour que tu vis, avec tout ce qu'il comporte, n'a d'autre contrepartie que lui-même.

Chaddâd essaye de placer un mot. Houbâ lui fait signe de se taire et poursuit, véhément :

Je suis las de toute cette histoire. Encore et toujours la mort ! Tu sais que la mort arrive un jour, que la vie ne signifie ce qu'elle est, ce que tu en connais, ce que tu en ressens, que si tu la mets en parallèle avec la mort. Comment veux-tu expliquer la mort sans prendre la peine d'expliquer la vie sans la mort ? Ils meurent tous depuis que la terre est ronde, et jusqu'à présent ils considèrent la mort comme quelque chose d'étrange, d'obscur, d'inexpliqué !...

CHADDAD, *à son tour véhément*

Tu te permets de parler ainsi de la vie et de la mort parce que, dans le fond, elles ne signifient rien pour

toi. Tu ne meurs pas, et il nous est donc bien difficile de dire que tu vis.

HOUBA

C'est vrai. Tu as raison de dire cela. Mais laisse-moi te dire aussi simplement : tu vis, et il est donc bien facile de dire ' que tu meurs aussi.

CHADDAD

Tu es donc l'envers de tout ?

HOUBA

Votre vie débute par la naissance et s'achève à la mort. Moi, ma vie commence à la mort et s'achève par la naissance.

CHADDAD

C'est la mort qui t'a fait ?

HOUBA

Je me suis créé moi-même par destin, à une époque où les hommes étaient incapables de forger le leur.

CHADDAD

J'ai essayé de forger mon propre destin. Pourquoi ne m'as tu pas laissé faire ?

HOUBA

De quelle façon l'as-tu forgé ? As-tu réalisé le mythe qui donne à leur vie l'intérêt et la flamme de l'espoir ? Allons, ils préfèrent s'en remettre à moi ! Ils se reposent mieux sur moi !

Chaddâd le regarde calmement... puis se lève et s'approche :

CHADDAD

Maintenant que tu m'as privé de mon destin et de ma vie, vas-tu me punir (*il montre les deux hommes*) en me donnant un bout d'étoffe rouge pour que j'en fasse ce qu'il faudra quand même appeler un " destin " ?

HOUBA

Tu en es encore à cette terrible idée de contrepartie ! Tout ce que tu fais, tu tiens à en recevoir le prix ! Je te propose un ballon de caoutchouc que tu vas lancer et relancer contre le mur, à chaque rebond, jusqu'à ce que tu sois convaincu qu'il n'y a rien de plus stupide et de plus vain que de voir rejaillir sur soi les conséquences de ses actes !

Un ballon de caoutchouc tombe des cintres et rebondit à plusieurs reprises.

Tu as reçu le ballon sans avoir rien donné en échange, as-tu remarqué ?

CHADDAD, *froidement*

Je n'ai jamais voulu de ce ballon. Et je ne perdrai pas mon temps à cette stupidité.

HOUBA

Tu es libre. Je n'ai fait, que te proposer. Mais tu te rendras compte, si un ballon te tombe entre les mains, que tu ne peux t'empêcher de le lancer contre le mur et de le rattraper au rebond... (6)

CHADDAD, *furieux*

Mais pourquoi ? Pourquoi m'avoir choisi pour ce travail stupide ?

HOUBA

Parce que c'est toi-même qui as voulu que le monde soit ainsi fait. Tu disais il y a un moment que la vie sans contrepartie est stupide et abjecte. N'est-il pas vrai ?

CHADDAD

Mais la vie n'est pas un ballon de caoutchouc !

HOUBA

C'est bien ce que j'ai toujours pensé.

Il se dirige vers la porte. Chaddâd (7) s'empare du ballon sans prendre garde. La porte s'ouvre lentement, Houbâ sort. La porte se referme d'elle-même.

RIDEAU

3. Et non au "premier" comme indiqué dans le texte. Le premier acte ne serait donc qu'un prologue dans l'esprit de l'auteur, conception révélée ici par mégarde...

4. Et non Walid comme porte curieusement le texte.

5. Il n'a pas été indiqué précédemment qu'il avait quitté son siège. Cette précision de mise en scène est donc à replacer plus haut.

6. On sait l'importance du jeu de paume dans le passé, et les valeurs mythologiques et religieuses attachées au fameux des Aztèques.

7. Même remarque qu'en note 4.

CINQUIÈME ACTE

Avant que ne se lève le rideau, on entend le bruit d'une ardente discussion. On croit assister à la fin d'un long échange d'arguments.

Même décor qu'au quatrième acte 8. Chaddâd et les deux hommes sont en scène.

On n'entend encore que la voix de Chaddâd, cependant que le rideau se relève lentement.

CHADDAD

Non et non ! Je ne serai pas idiot à ce point ! Je ne serai pas comme vous ! Ah non ! Qu'il me jette en enfer, qu'il me laisse en proie à l'ennui et au doute, mais je n'obéirai pas...

LE PREMIER HOMME

Cela ne te servira à rien.

CHADDAD, *s'adressant aux deux.*

Le rideau est maintenant relevé

Vous ne voyez pas qu'il nous trompe ? ! Il nous donne une occasion unique de choisir notre sort, puis il nous ferme au nez toutes les autres portes. Nous sommes victimes de cette ignoble escroquerie. Il nous enferme dans cette pièce avec l'impossible et il nous dit : choisissez ! Il sait bien pourtant qu'entre l'ennui total et une tâche insignifiante, nous n'avons d'autre ressource que de choisir l'insignifiant ! Pour quoi faire ?

Il s'approche d'eux et se saisit brutalement de l'étoffe.

Vous travaillez à coudre, sans aucune dignité, sans but, rien que pour échapper à l'ennui !

Il jette l'étoffe au loin. L'un d'eux se lève et va la ramasser.

A-t-on jamais vu plus stupide ? ! Pourquoi ne pensez-vous pas à autre chose ?

LE PREMIER HOMME

A quoi pourrions-nous penser ?

CHADDAD

Autre chose qu'obéir. Je l'ai combattu sur la terre, je le combattrai ici.

LE PREMIER HOMME

Pourquoi le combattrais-tu ?

CHADDAD

Je veux le vaincre. C'est là ma mission. Là-bas et ici...

LE PREMIER HOMME

Le vaincre ? ! Il ne sera vaincu que s'il meurt.

CHADDAD

Eh bien, qu'il meure !

LE PREMIER HOMME

Puéril ! As-tu entendu dire que quelqu'un pourrait tuer Houbâ ?

CHADDAD

Non, en effet. Et c'est pour cela qu'il continue à vivre.

LE DEUXIÈME HOMME

Mais comment ?

Chaddâd arpente la scène, songeur. Il se met à parler, comme dans un rêve.

CHADDAD

Si j'avais ses pouvoirs ! Ah, si je pouvais déchaîner contre lui la tempête et le feu, comme je le réduirais en cendres comme il a fait pour moi ! Comme je détruirais son monde comme il a fait pour le mien !

C'en serait fini de cette ignoble comédie !

Il réfléchit un moment.

S'il me combattait en tant qu'être vivant, il serait plus facile de s'en défaire. Mais il me combat en tant qu'idée. Esprit contre esprit...

LE PREMIER HOMME, *se levant et venant à lui*

Cela est exact. Tu as attrapé le bout du fil. Il l'a dit lui-même. As-tu entendu ?

CHADDAD, *dans l'attente*

Qu'a-t-il dit ?

LE PREMIER HOMME

Il a dit que l'univers et lui ne faisaient qu'un. De même que toi et Iram. Tu es seul capable de prendre sa succession, si tu parviens à le détruire en t'appropriant l'idée de son univers.

CHADDAD

Bien. Mais qu'est-ce que tout cela signifie ?

LE PREMIER HOMME

C'est le premier pas, celui qui compte le plus. Il t'a détruit à seule fin de détruire Iram. Cela signifie qu'Iram et toi le concurrençaient lui et son univers. Tu peux encore les combattre.

CHADDAD, *hors de lui*

Mais comment le combattre, lui ? C'est l'important de l'affaire ! Comment ?

PREMIER HOMME

Il a dit aussi qu'il mourait par la naissance.

LE DEUXIÈME HOMME

Oui. Je crois que tout le secret est là.

CHADDAD

Réfléchissons donc à partir de là. Il naît à la mort...

Il réfléchit.

Cela signifie qu'il naît ici... Si un homme pouvait revenir d'ici, ce serait de nouveau la naissance...

LE PREMIER HOMME

Mais oui, c'est vrai ! Nous touchons le fin mot de l'affaire !

CHADDAD

Mais comment un homme pourrait-il en revenir ?

Il se lève, marche, et soudain hurle comme frappé de démence :

Ah ! Si l'on pouvait revenir sur terre et leur dire qu'il ne peut rien, rien ! Si je pouvais retourner auprès de ma mère et lui dire : Mère ! Ne sacrifie plus de victimes aux pieds de sa statue plantée au beau milieu des gens comme une vulgaire souche ! Ne le crains plus ! Il ne peut rien. Il ne te fait peur qu'à travers notre univers, celui de la mort... Mais qu'il tombe de là-haut, et il mourra en chemin, vaincu comme les autres !

Il se dirige vers la porte, essaie d'en agripper les battants. Comme il n'y parvient pas, il la secoue, mais c'est peine perdue.

LE PREMIER HOMME

N'essaie pas ! Elle est dure et froide comme une dalle. Tu ne pourras pas sortir d'ici.

CHADDAD

Il vit par la mort ! Par la mort ! Sans elle, il ne pourrait se perpétuer. C'est pour cela qu'il ferme cette porte et nous retient ici. Pour que nous n'en revenions pas. Vous n'avez donc pas encore compris ? ! Nous sommes son seul secret ! Nous ! Toi, lui, moi ! Son secret ! Il vit à nos dépens. Il nous mène comme un troupeau.

LE PREMIER HOMME

On ne peut pas sortir d'ici. Ne t'ai-je pas dit depuis le début qu'il ne s'intéresse pas à ce que nous pouvons dire et faire ? Et aussi... (*il se retourne vers son compagnon*) qu'il nous tue, une fois de plus, parce que maintenant, nous sommes plus importants à son égard que dans la vie...

Il se lève, secoue violemment Chaddâd en désignant la porte.

Tu vois cette porte ? Regarde-la bien. Je m'y suis usé les ongles à la griffer comme un chat en folie ; je m'y suis rompu les os à force de me jeter dessus ; je m'y suis cassé la tête à vouloir y faire un trou d'où pourrait jaillir au dehors un seul mot de vérité ! Pour en arriver à quoi ? A me retrouver plus faible que du coton ! Et toujours enfermé ici ! Dans cette pièce où tu te gonfles comme un paon. Crois-tu être le seul à en avoir percé le secret ? Nous l'avons tous fait avant toi. Tous. Au bout d'un jour, d'une heure, d'une année, d'une génération... L'important est que nous l'avons percé. Crois-tu que cela mérite de s'y tuer ?

Il s'écarte de lui, le montre du doigt des pieds à la tête, comme pour le mesurer.

Regarde ce que tu as fait de toi, insensé ! Tu te retrouves ici ! Allez, vas-y ! Brise-toi dessus ! Jamais tu n'arriveras à sortir du piège où tu t'es jeté !

CHADDAD, *calmement, comme peiné*

En dépit de tout, je ne m'avouerai pas vaincu. Je l'ai combattu là-bas, je le combattrai ici... Je sais que la graine que j'avais semée en bâtissant Iram, grandira un jour, et que, quoi qu'il arrive, elle s'élèvera triomphante sur les ruines qu'il a brûlées et les cendres qu'il a jetées au vent...

Il se rue sur l'homme.

Tu ne comprends donc pas, toi qui as trahi ton ami en lui volant son épouse ? Je ne suis pas mort comme toi pour oublier. Je suis mort pour un paradis que j'ai voulu édifier face à celui de Houbâ. Plus beau, plus tangible et plus vrai que le sien. J'ai affronté pour le combattre les terribles nuées déchaînées par sa voix. Parce que je défendais ce qui m'a fait comprendre le prix de la mort, cette mort que j'acceptais avec joie comme mon destin forgé de mes propres mains...

LE PREMIER HOMME

Mais tu es mort ! Mort ! Tu as tout perdu de ce que possèdent les hommes. La vie...

CHADDAD

Je ne l'ai pas perdue. Je l'ai gagnée au contraire. C'est toi qui l'as perdue !

LE PREMIER HOMME

Ils t'insultent là-bas. Ils te traitent d'impie perdu par son orgueil. Ton fils même, en prenant la couronne, crachera sur ton nom le feu de la haine et te dénoncera devant le peuple et les prêtres réunis aux pieds de l'idole encore assoiffée de sang...

CHADDAD

Et en dépit de tout cela, c'est moi qui ai fait ce fils, qui l'ai hissé sur le trône de ma propre volonté. Un jour, il partira pour Iram. Il trouvera mon idée refléurie dans les cendres, et il changera. Il changera...

LE PREMIER HOMME

Et toi ? Quel avenir t'attend ?

CHADDAD, *montrant la porte*

Je m'attaquerai à cette porte jusqu'à ce qu'elle se brise, ou que je me brise dessus. Et eux, ils s'y attaqueront du dehors... Eux, les vivants, Marthad, son fils, sa descendance... Nous l'userons sous nos

épaules, jusqu'au bout... As-tu compris ? Jusqu'à la dernière lamelle ! Dussè-je supporter pour l'éternité le poids de son battant...

Tandis qu'il désigne la porte, voici qu'elle s'ouvre lentement.

Houbâ fait de nouveau son entrée, comme la première fois, et s'adosse à l'huis refermé.

CHADDAD, violemment, sans la moindre surprise

Que veux-tu maintenant ?

HOUBA

Je viens te dire que tu as tout découvert. Je suis fier de toi, et c'est vrai. Cela est vrai aussi que je ne puis régner sur la terre, ni même sur vous en ces lieux. Passe cette porte, et ta liberté redevient totale. Tu es bien moins libre ici, dans un sens, que tu ne l'étais autrefois.

CHADDAD

De quelle liberté parles-tu ? Tu m'as assailli à l'improviste, et tu prétends que j'avais toute ma liberté !...

HOUBA

Je ne t'ai pas assailli. C'est le hasard qui t'a tué. C'est atroce et risible, mais tu devrais savoir que le hasard est ma seule arme pour surprendre mes ennemis et les faire ramper à mes pieds, pour insuffler aux hommes la foi qu'ils ont en moi...

CHADDAD

Tu parles de hasard, et puis de liberté ! Elle est risible, cette liberté dont on ne parle qu'associée au hasard !

HOUBA

Je parle de la liberté qui n'a pas de contrepartie ! Celle qui est elle-même toute contrepartie !

CHADDAD

Et quelle liberté m'as-tu donnée dans cette pièce hermétique et blindée ?

HOUBA

Tu ne dois jamais oublier que tu es mort maintenant ! Bien. Tu dois te convaincre que la liberté traditionnellement donnée aux morts... c'est la liberté de l'ennui et de l'esclavage éternels... Rien de plus.

Il ouvre la porte et, avant de sortir, regarde calmement les trois hommes pétrifiés. Il désigne la porte et dit lentement en appuyant sur les mots :

Voici mon royaume : cette porte ! Ce n'est qu'un petit royaume, mais il tient fermement sur ses bases. Le secret du pouvoir intangible est de rester caché de tous, et le sceptre invisible le défend pour l'éternité...

Il sort. La porte se referme lentement. Les deux hommes se remettent à coudre. Chaddâd arpente la scène. Il heurte le ballon et y donne un grand coup de pied, relève la tête et fixe la porte...

RIDEAU FINAL

Ghassân KANAFANI

Traduit de l'arabe par Michel Barbot.

8. Et non au "troisième" comme porte le texte. Même remarque qu'en note 3 de l'acte précédent.